

# Les Copains d'la nouvelle



L'ACTUALITÉ DE LÉO FERRÉ  
Automne 2020 / Hiver 2021 - N° 39 - 4 €

## Kpricorne – Légendes

Les *Légendes* de Kpricorne, alias Jean-Baptiste Foulquier, sont un *Colloque sentimental* où, avec Verlaine et Ferré, il invite Rimbaud, Hugo et Lamartine. Comme d'innombrables autres, Kpricorne reste chamboulé par la voix et les mélodies des Ferré-sur-Poésies. Il aurait pu les reprendre, se faire interprète. Il a choisi une voie autrement périlleuse, sa voix, ses mélodies, son piano sur des poèmes qui pour certains avaient été, par le passé et par d'autres, mis en musique.



Pour appuyer son plaisir, éclairer le phare Ferré, il ouvre son CD sur *Colloque sentimental*, chanson qui n'était pas du Verlaine-Rimbaud de 1964 mais de *On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans* de 1986, album en quintette majeur, Rimbaud, Verlaine, Baudelaire, Apollinaire, Ferré.

Loin des arrangements de Ferré, de l'orchestre symphonique de Milan, du violon de Giuseppe Magnani, Jean-Baptiste Foulquier met le *Colloque* à nu, piano solo, parfaite interprétation où tout est juste, dans la voix, le débit, la hauteur, le timbre, place laissée à chaque mot, à chaque silence, respiration sous assistance amoureuse. Suit *Léo*, hommage, adresse et

lettre autant que chanson, en rimes internes, autre déclinaison d'un *Colloque sentimental*.

Les sept titres suivants sortent de cette douce emprise, portés par des mélodies dont Jean-Baptiste Foulquier dit dans le livret qu'elles sont arrivées « instantanément, sans efforts », sur *Le Dormeur du val*, *Le Mal*, *Le Ciel est par-dessus le toit*, *Le Lac*, *La Conscience*, *Demain dès l'aube*, *Sensation*, ses *Légendes* pour finir, en même temps, assez loin et tout près de Ferré.

Contact : jeanbaptiste.foulquier@orange.fr

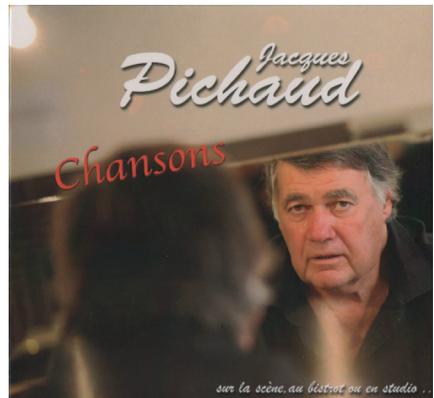
## Jacques Pichaud – Chansons

C'est un remords dans les colonnes des *Copains d'la neuille*, le silence sur des CD, des concerts, des artistes hors médias qui courent les scènes, les petits lieux, les bistrotts, chantent Ferré et le patrimoine. Il faudrait battre la campagne, aligner kilomètres et autoroutes, pour de possibles plaisirs ou déconvenues. Parfois une solution se profile, simplement tendre l'oreille, oublier la montagne savoyarde qui nous sépare, écouter Jacques Pichaud.

Ses *Chansons* se déploient « sur la scène, au bistrot ou en studio... », quatorze titres au chaud entre *Ma France* et *Voir un ami pleurer*, ses passions classiques, Ferrat à deux ou trois reprises, Renaud, Aznavour, Brassens, Brel, Ferré, Deguelt, *L'Italien* de Dabadie-Datin. Il chante aussi ses compositions, sa France, les choses de la vie, les amis, les amours, les emmerdes, le temps qui se barre, « faut laisser faire et c'est très bien », le mistral gagnant de l'enfance, la petite fille devenue grande, les bistrotts, des coins de Paris. Ce qui lui plaît aussi c'est la « banlieue » des filles, leur « jardin », « cette blessure ».

Tout est affaire d'arrangements chez Jacques Pichaud, la poésie et « les mots des pauvres gens », les mots qui font rire ou pleurer la vie, la voix qui se colore de clair et de sombre, accrocheuse, enveloppante, des accompagnements où l'accordéon « en sautoir » de Fabrice Peluso s'entretient avec le piano de Pierre Doucet, la guitare de Jeff Monin, la basse de Yves Rabiller, la batterie de Guy Follieret. Un disque d'interprète, une passion à ne pas passer sous silence

Contact : Jacques Pichaud, 450, chemin la Bertinière, 73470 Novalaise.



À suivre en page 3 de couverture

## Ferré road, 1

Un puzzle plutôt qu'un éditorial, une mosaïque, une sorte de cadavre exquis, pas un tableau mais une palette avec ses couleurs mélangées. Avant tout un jeu, une distraction. Un texte sans fin, un bric à brac de citations, une accumulation, un désordre organisé, anarchique et amoureux.

L'amateur de Ferré se nourrit de mots, de notes, de sa voix. Et de petites choses au détour de lectures et d'écoutes. Ferré serait bien oublié. Nous, on le voit partout. Deux ou trois mots, deux ou trois lignes, en revue, en livre, à la radio, à la télé, au cinéma. Très souvent Ferré « rôde ». Brièvement, méchamment, tendrement. Une allusion, des traces, des rencontres. Intéressantes, pas très intéressantes, c'est selon.

*Ferré road* bouscule le temps, assemble les espaces dans un texte affairé, sans alinéa, sans retour à la ligne, sans trop de détails de dates, citations en italiques, règles typographiques oubliées, un tiret pour passer à autre chose.

Il y avait les *Papiers Ferré*, il y aura, à l'occasion, *Ferré road*.

Dans les premières pages de *Nuit d'épine* (2019), Christine Taubira évoque Brassens, Brel, Ferrat, Ferré rôdent, Vian, Prévert gouaillent, attachantes figures séditiennes et inusables mutins ; un peu plus loin, Léo Ferré chante, ou dit, même lorsqu'on tend l'oreille, on ne sait pas toujours quand il chante et quand il dit, en tout cas il nous fait savoir que le désordre c'est l'ordre moins le pouvoir. Ce n'est pas très clair mais c'est très excitant – On allait voir Léo ou Rufus et, pour le même prix, on te découvrait au piano, dans le texte lu par Georges Moustaki lors de la soirée d'hommage à Paul Castanier (1992) à l'Olympia – Un numéro du magazine *Elle* (2020), ce titre sur un Leonard hollywoodien et sa dernière aventure amoureuse, *Elle a Ferré Leo* – Anne Pauly, son roman *Avant que j'oublie* (2019), récit sur la mort de son père, l'accompagnement à la cérémonie, *Pour la musique, j'avais cherché sur des sites type La mort clés en main pour apprendre qu'en termes de chant d'entrée, on pouvait choisir On Earth as it is in Heaven du film Mission, Avec le temps de Léo Ferré ou encore des extraits de Vangelis* – Elrik Fabre-Maigné dans *Culture 31* (2013), *Un acteur c'est d'abord une voix : on reconnaîtra celle de Trintignant dans l'obscurité la plus totale, comme celle de Philippe Noiret ou Léo Ferré* – *Le Figaro* (2015) un papier de Laetitia Cenac sur Emmanuelle Béart, *Bercée par Léo Ferré toute son enfance Emmanuelle sait que le bonheur c'est du chagrin qui se repose* – Un article de Valérie Lehoux dans un *Télérama* (2018), en titre *Colette Magny, un Léo Ferré au féminin injustement oublié*, et, parenthèse, ce *Léo Ferré au féminin* aussi inepte que le Brassens en jupons dont a été affublée Anne Sylvestre – Un autre *Télérama* (2020), Valentin Duteil s'entretient avec Dominique A, *J'ai été biberonné à Ferré, Ferrat, Brel et Brassens... Ferré me faisait peur, même si j'aimais vraiment certaines chansons comme Si tu t'en vas ou La Vie moderne* – *Le Monde* (2006), un portrait de Lavilliers par Véronique Mortaigne, en titre, *Bernard Lavilliers, compagnon de pensée de Léo* – Le bulletin de François Morel, le vendredi sur France-Inter, après la mort d'Anne Sylvestre (2020), *C'était le genre de chanteuse à qui l'on avait intérêt de ne pas dire qu'elle était du niveau de Léo Ferré. D'ailleurs elle n'aimait pas Léo Ferré même si elle était une habituée de son Forum à Ivry* – Lors du décès de Juliette Gréco (2020), quelques titres de la presse écrite, *Le Dauphiné libéré, La Jolie môme s'est éteinte, La Voix du Nord, La Jolie môme s'en est allée, La Marseillaise, À 93 ans La Jolie môme a tiré sa révérence, Courrier International, La chanson française a perdu sa Jolie môme, Le Parisien, Adieu, Jolie môme* – Dans *L'Obs* (2020), en première position, sur cinq titres de la Playlist de Cyril Mokaïesh, *Seul en scène 73 de Léo Ferré* – Au détour de son spectacle *Selle en scène*, une évocation amoureuse, ces mots d'Alex Lutz sans références, *Ne rentre pas trop tard, surtout ne prends pas froid* – Pas de références non plus, en ouverture d'un article de Nicolas Truong, *Le Monde* (2020), un clin d'œil, *Il n'y en a pas un sur cent et pourtant ils existent, les utopistes* – Un entretien avec Marie Ndiaye dans *Les Échos* (2016), *Quand j'écoute Léo*

Ferré, je n'ai pas besoin de lire, j'entends que c'est beau – Dans *Du côté de Guermantes* d'après Proust, à la Comédie-Française, Christophe Honoré fait chanter *Ton style* à Robert Saint-Loup (Sébastien Pouderoux) devant Rachel (Rebecca Marder) – Dans *Michon* paru à L'Herne (2017) Jean-Luc Bertini raconte une rencontre à son domicile avec Pierre Michon, *Il reste de cette soirée beaucoup de bruit et le souvenir d'une chorale dissonante sur des chansons de Brel et de Ferré* – Dans un de ses comptes rendus du procès des attentats de janvier 2015 Pascale Robert-Diard, *Le Monde* (2020), évoque Mustapha Ourrad, lecteur-correcteur, mort avec ses copains dessinateurs de *Charlie Hebdo*, *Il avait quitté en 1980 son village berbère pour rejoindre la France, avait lu tout Molière, chantait Ferré, Brassens et Ferrat, récitait Rimbaud et Baudelaire – Il y régnait un anarchisme joyeux, selon les mots de son compagnon Philippe Rony. C'est mieux que l'anarchisme militant, chiant comme un vieil anar qui écoute Léo Ferré en fumant la pipe*, Guillaume Meurice dans un *Télé Obs* (2020) – Le grand journal (2015) de Canal +, Clémentine Célerié à l'écoute de *On s'aimera, À chaque fois que j'entends cette chanson, je suis émue. Il y a un souffle d'amour, de paix et de douceur. C'est comme un feu qui ne s'éteint jamais* – Sandrine Blanchard, *Le Monde* (2020), sur un spectacle de Camille Chamoux, *Gardant le goût pour la comédie sociologique à un personnage, s'adressant aux spectateurs comme à des amis, l'humoriste convoque Proust, Épicure et Léo Ferré pour convaincre qu'il n'est jamais trop tard pour rien* – *Libération* (2012), Élie Semoun parle de la musique qui le fait pleurer, *Léo Ferré La Mémoire et la mer. C'est systématique. Et dans l'ensemble, toute l'œuvre de Léo Ferré, que j'admire, que j'adore, que j'aime* – Sur Deezer dans La playlist de ma vie, François Hollande cite quelques titres, *Restons amants, Le Forestier, Quand on a que l'amour, Brel, La Maîtresse d'école, Brassens, La Mémoire et la mer, Ferré* – Un article de *Gala* (2020) sur Fanny Ardant qui a élevé seule ses trois filles, *avec des vinyles de Ferré comme berceuses* – France-Inter, le dimanche matin, Remède à la mélancolie d'Eva Bester, en ouverture du générique, quelques secondes, le début de *La Mélancolie* – Les nombreuses envolées poétiques d'Édouard Baer sur Radio Nova, parfois en fond sonore, *La Mémoire et la mer* ou *Avec le temps* en instrumental – Article de Luc Hernandez, *Tribune de Lyon* (2018) *Jean-Louis Trintignant on le reconnaît à peine sous la lumière sépulcrale en début de spectacle, ses cheveux longs de chaque côté de son crâne dégarni lui donnant de faux-airs de Léo Ferré – Bernard est beau et très séducteur. Il connaît tous les poèmes, qu'il récite par cœur. Il chante, mal mais avec ferveur. Aragon, Ferré, Mouloudji et les vieilles chansons françaises que lui a apprises sa mère*, Camille Kouchner *La Familia grande* (2021), quelques lignes sur son père, pas sur le beau-père – *L'Express* (2012) Frédéric Taddei *Ma chanson d'amour préférée est La « The nana » de Léo Ferré. C'est exactement le portrait de ma femme* –

**François André and co**

### Les copains d'la neuille, n° 38

Un changement d'imprimeur, de Poggibonsi à Siena, une qualité moindre, grammage allégé, couverture en brillant, dos mal taillé, agrafes non calibrées, notre n° 38 n'était pas techniquement à la hauteur. Nous essayons de corriger cette mauvaise impression.

Personne ne l'a signalé – la photo était inédite – Léo avec Bambino, page 18, a été « photoshopée ».

De son propre chef, Rinaldo (Rinaz), notre maquettiste ami, a effacé la chaîne qui protégeait le petit chimpanzé dans ses promenades. Nous avons prévenu Pascale Grooteclaes, donné le bon à tirer avec quelques réticences.

L'encadré, en fin d'éditorial, a entraîné mots et soutiens, amitiés partagées. Merci à vous et nos excuses pour des réponses postales qui tardent à vous parvenir.

Merci aussi pour les abonnements, les réabonnements de soutien. Sans vous, tous et toutes,

*Les copains d'la neuille* ne seraient plus que *Les vieux copains*.

*Les copains d'la neuille* n'a pas eu de Printemps / Été 2020. Il y aura un n° 40, Printemps / Été 2021.

## Éditorial

Page 1 – *Ferré road, 1*

## Intégrale

Page 4 – *L'Âge d'or 1960-1967 Intégrale Vol. 2*

## Les cinéastes

Page 9 – *Léo Ferré et le cinéma* – Patrick DétrainPage 12 – *Les Amoureux du Havre, en remontant la piste...* – Claude Frigara

## Les musiciens

Page 13 – *Léo classico*

## Documentaire

Page 15 – *Léo Ferré, un homme libre*

## Livres

Page 16 – *Léo Ferré, un archipel, Entourloupe*

## Mon Ferré

Page 17 – *Je voudrais avoir un électrophone rien que pour écouter Ferré* – Jean Pull

## Papiers Ferré

Page 20 – *Rimbe et Lélian, Des bananes et du pauvre bœuf, J'irais nager dans plus de rivières, Ça manque de femmes*

## Souvenirs

Page 21 – *Léo Ferré et Ivry Gitlis...* – Colette BrogniartPage 22 – *... à Vence* – Marie-Pierre Vincent

## Décès

Page 23 – Renée Claude, Zizi Jeanmaire, Michelle Senlis

En deux et trois de couverture – CD – Kpricorne, Jacques Pichaud, Francesca Solleville, Eddie Barclay

**Les copains d'la neuille** est publié grâce au soutien de **La mémoire et la mer,**

1, avenue Henri-Dunant, 98000 Monaco – Tél. : 00 377 92 16 75 30

ISSN : 1771 – 0871

Directeur de publication : **François André**Comité de rédaction : **François André, Claude Braun, Jacques Layani**Lettrage du titre : **Charles Szymkowicz**Maquette et mise en page : **Rinaldo Maria Chiesa dit Rinaz****François André, 111, Clos des Libellules, 73290 La Motte Servolex**

Anciens numéros : 4 €, 8 € le n° 7 et le n° 26, 125 € les 38 premiers numéros, inclus le CD du n° 7

Abonnement : cinq numéros, 15 €, ou plus, en abonnement de soutien

Courriel : francoisandre2@club-internet.fr

Internet : lescopainsdlaneuille.hautetfort.com

Et : leo-ferre.com

## L'Âge d'or 1960-1967 Intégrale Vol. 2

L'Intégrale Léo Ferré poursuit sa route enchantée : *La Vie moderne* en 2018, quatorze CD, *L'Âge d'or* en 2020, seize CD. Après 1944-1959, 1960-1967, première partie des années Barclay, avant 1968-1974, volume 3 à paraître.

« Les années de feu » disait de cette période une précédente Intégrale, *L'Âge d'or* en titre de celle-ci, *L'Emvol* dans la biographie de Robert Belleret, Ferré, de plein pied dans sa quarantaine, dans la continuité de son œuvre, son façonnage, son élévation, dans une autre boutique, chez *Monsieur Barclay*.

*L'Âge d'or* rassemble en dix CD la discographie issue des 45-tours, 25-cm et 33-tours originaux, cinq CD Ferré en public et un CD Documents, le quatrième après les trois de *La Vie moderne*. Un auto-collant sur le coffret prévient : 114 titres inédits en CD, inclus concerts et nombreuses archives personnelles de Léo Ferré.

### CD 15 à 24

La plupart des CD s'enrichissent de divers « aménagements » apportés, comme dans *La Vie moderne*, par Mathieu Ferré, disques « recomposés », à la suite du travail commencé avec *L'Indigné*.

*Paname* : deux titres originellement non retenus retrouvent leur place, *La Poésie font l'camp*, *Villon !* et *L'Âge d'or* dans sa version instrumentale.

*Les Chansons d'Aragon chantées par Léo Ferré* : ajoute trois maquettes *a cappella*, *Gazel au fond de la nuit*, *L'Encore*, *Ils sont venus avec des fleurs*.

*Vingt ans* : regroupe les enregistrements studio parus en 1961, le plus souvent en 45-tours, par la suite entre 1965 et 2013. Avec en fin de CD une version alternative de *Nous deux*.

*Léo Ferré à l'Alhambra* : rassemble les deux extraits de l'Alhambra de novembre 1961, un 33-tours et un 25-cm et les quatre titres du théâtre de l'ABC parus dans *Flash !*.

*Ferré 64* : présente un ensemble 1964-1965, le 33-tours de 1964, le 45-tours de 1965 et trois titres extraits de *Léo Ferré chante en multiphonie*, *Les Temps difficiles* (mix des versions 1 et 2), *Plus jamais* (nouvelle version), *Les Tziganes* (version alternative). *La Gauloise*, par ailleurs, chasse *La Gitane*, qui avait pris sa place dans le disque jusqu'à ce coffret.

*Léo Ferré 1916-19...* : est complété par *Les Temps difficiles* dans sa troisième version.

*Cette chanson* : *À une chanteuse morte* – on connaît l'histoire – retrouve sa place tandis que *Pacific blues*, enregistré en 1961, s'insère dans le CD *Vingt ans*.

*Léo Ferré chante Baudelaire* : retient la couverture de la réédition de 1973, dessin de Charles Szymkowitz, voulu par Léo Ferré, à la place du dessin de Vanni Tealdi de l'édition originale de 1967. Comme *L'Indigné*, le CD reprend la version complète du poème *Le Chat* (I, six quatrains, II, quatre quatrains, le II, 2 ayant « sauté » sur le disque de 1967) et, volonté de Léo Ferré, éjecte *Épigraphe*, qu'il disait avec Madeleine).



## CD 25 à 30

La période 1960-1967 ne présentait que trois disques en public, un 33-tours, un 25-cm, un 45-tours. Les CD 25 à 30 mettent à jour cette période sur la scène.

Le concert de novembre 1961 s'enrichit (CD 25) de douze titres, celui de l'ABC (CD 30) de huit titres. Sont proposés le Théâtre du Vieux-Colombier, 27 janvier 1961, sept titres ; Antibes, Juan-les-Pins, 28 avril 1962, sept titres (ces deux concerts, chacun moins un titre, sont sortis en 2018, sur un 33 tours de l'INA) ; l'Ancienne Belgique, 20-25 avril 1963, un seul titre ; à nouveau le Vieux-Colombier, 7 avril 1964, quatorze titres ; encore l'Alhambra, 11 janvier 1965, huit titres ; Bobino, 22 mars 1965, huit titres ; la Maison de la Radio, 22 février et 2 juillet 1966, onze puis sept titres (nous nous y arrêtons plus loin) ; Bobino, à nouveau, le 20 septembre 1967, dix-huit titres.

## En studio, en public, en inédits

Une Intégrale de Ferré, de tout artiste, ne peut s'imaginer sans inédits. Elle doit être, aussi et avant tout, l'occasion de reprendre la discographie originale et « certifiée », écouter en 2020 la décennie 1960, organiser une stéréophonie temporelle et remettre son écoute sur les premières années Barclay, faire bouger quelques réceptions anciennes, quelques idées arrêtées, dévaluer, réévaluer, faire vivre l'œuvre avec le temps.



Parfois, camper sur ses positions, insister encore et encore sur les sommets de ces années-là, son incroyable « opération poésie », quatuor rêvé, Aragon, Verlaine, Rimbaud et Baudelaire, des mises en musique et des mélodies tombant sous le sens, des arrangements serviteurs, des poèmes à jamais chansons, *La Beauté* inscrite au plus profond de milliers de mémoires, anonymes ou non, Anne Pingeot et François Mitterrand avec le Aragon-Ferré, « notre disque », Michel Bouquet littéralement « sauvé » par les Verlaine et Rimbaud, *L’Affiche rouge*, *Je vous vois encor*, *Les Corbeaux*, *Spleen*, quatre titres avec tous les autres, dans une mythologie chanson française partagée.

Déjà, voir dans ces années *Amour Anarchie* qui se précise, *Franco la muerte* et *Ils ont voté* liés à *Chanson pour elle* et *On s'aimera*, d'autres liens, des convictions et des mûrissements en cours, Ferré en butte aux ciseaux d'Anastasia, une palette thématique qui se nuance, la continuité d'un génie musical et mélodique, la voix qui se fait et se parfait, la scène de mieux en mieux jouée. Et le chansonnier qui rentre dans le rang, abandonne une facette qui ne pouvait passer la barrière du temps et de l'œuvre. Quand c'est fini, ça ne recommence pas, avec, malgré tout, au long de cet *Âge d'or* des faiblesses, un *Titi de Paris* ici, un *Palladium* là, quelques autres encore.

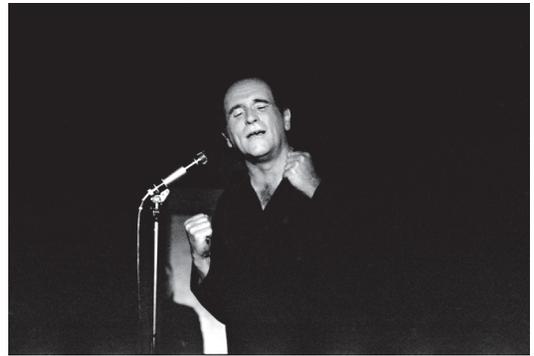
Évidemment, discerner dans la discographie qui se déroule l'enlacement de l'homme et de l'artiste, la vision en chansons d'un couple qui se délite, *Si tu t'en vas* qui passe à l'acte, *C'est l'printemps* qui se pointe, un amour dans le mur, un autre en filigrane, le 33-tours de 1967 vu par Mathieu Ferré comme une cérémonie des adieux. Une période Barclay 1960-1974 qui n'a pas l'unité souvent revendiquée, tant 1968 abattra des murs.

Sérieusement, remettre un peu de désordre dans les « hits » ferréens, bousculer une

hiérarchie trop établie, paresseuse, rester sur *Thank you Satan* et *Y en a marre*, *L'Âge d'or* et *Vingt ans*, *Ni Dieu ni maître* et *La Marseillaise*, mais insérer en haut de l'affiche des méconnues et des pas très chantées, celles que les repreneurs et repreneuses de tous les temps ont laissées à l'abandon, corriger des fautes de goût, réévaluer *Plus jamais* et *La Mélancolie*, *Tu sors souvent* et *Sans façon*, *L'Enfance* et *Paris spleen*, *La Banlieue* et *Salut beatnik*, des « emmène-moi avec toi » à n'en pas finir.

Longuement, s'immerger dans ce Ferré qui joue de son écriture et du temps, qui le couture à sa façon, prend pour ses disques les dernières chansons écrites, cherche également dans sa réserve, là où certaines chansons s'impatiente, attendant le moment de prendre l'air. Ainsi, *La Faïm* écrite en 1958, chantée en 1966. Toujours, Ferré fera ainsi, se jouant du temps et de la durée jusqu'aux *Vieux copains*.

Précisément, les six derniers CD de *L'Âge d'or* donnent à entendre l'évolution de Ferré en scène. La plus évidente est la survenue des poètes. Il l'écrivait dans le programme du Vieux-Colombier en 1961 : « Je fais un récital pour que de grands poètes comme Aragon aient leur place dans la mécanique contemporaine du juke-box, de la radio, de la télévision. Je fais un récital parce qu'il devient urgent que je prenne un risque de cette sorte à faire quelque chose pour que ma voix soit entendue, tenter, non pas de faire un tour de chant poétique, mais un tour de chant avec de la poésie ». Il y aura ainsi Aragon, Ronsard, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud dans les années 60, l'« opération poésie » débordant sur la scène, au total, plus d'une quarantaine de chansons-poèmes vivront en public ces années-là. Se manifeste aussi l'art de Ferré pour composer un récital, allier ses chansons aux poèmes, les récentes aux anciennes, même si l'incomplétude des captations ne permet pas l'analyse précise de ce volet de la création ferréenne. Dans une autre évolution, les années 60 voient le passage de l'orchestre au piano, de six ou sept musiciens au seul Paul Castanier, d'arrangements un peu chargés au dépouillement musical. Un interprète qui gagne en sobriété, de moins en moins chansonnier, de plus en plus chanteur, résolument poète.



Enfin, le coffret donne des concerts jamais mis en disque et quelques inédits. Trois maquettes sur des poèmes d'Aragon, *Gazet au fond de la nuit* laisse entendre une mélodie, une promesse, pas *L'Encore* et *Ils sont venus avec des fleurs*, essais inaboutis. Le Vieux-Colombier de 1961 propose une chanson pour la première fois en CD, connue dans les versions de Jacqueline François, Zizi Jeanmaire et Colette Mars, une « parisienne » pas enregistrée en studio, où il raconte un amour « né à la Madeleine », *Paris-taxis*. Le CD *Documents* présente *La Complainte de Fantômas*, mise en CD en 2016 dans l'Intégrale *Monsieur mon passé* (CLN, n° 32), cinq titres sur les ondes qui se déplient sur une autre liberté, quatre versions de travail où Ferré s'amuse sur *Mon piano* et *Le Marché du poète*, allongé d'une vingtaine de vers, aussitôt arrêté, mélancolise sur *La Ganloise* et *Les Retraités*. Des interprétations où tout est affaire de décor, où l'auditeur peut jouer sa partition, l'écoute et la confrontation d'une chanson dans différentes variations, par exemple, *Nous deux*, cinq reprises dans le coffret, *L'Âge d'or* qu'on peut écouter en quatre versions si l'on inclut celle du bonus en public au Drap d'or (1959), une version instrumentale (1960), une autre à la radio (1961), une dernière en studio (1966). Et, deux coups de cœur de longue date du signataire de ces lignes (F. A.), *Tu sors souvent* et *Paris-Spleen*, d'abord en studio puis sur scène ou à la radio.

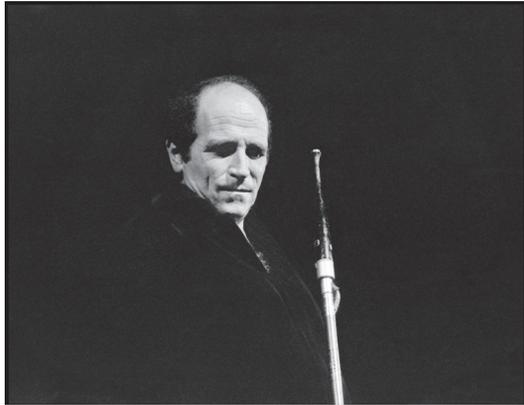
## Léo Ferré en public, CD 28

Ce CD reprend « deux » concerts donnés à la Maison de la Radio, studio 102, les 22 février et 2 juillet 1966, dans le cadre de l'émission de Luc Bérumont *Jam Session Chanson-Poésie*, fautiveusement appelée (livret, page 32) *La fine fleur de la chanson française*. Ces deux dates reprennent les informations de la fiche INA, les dates de diffusion étant les 7 et 14 août 1966.

À écouter les bandes de ces émissions, on pencherait pour un seul concert de vingt-cinq titres. Une présentation de Luc Bérumont, reprise telle quelle pour la « seconde » date, la même voix féminine qui annonce les titres et auteurs des chansons-poèmes, Paul Castanier au piano, sur d'autres titres, Monique Malagne aux ondes Martenot, Pierre Gorz au saxophone. Une parfaite unité de concert, sans doute découpé en deux pour la diffusion radio. Ce concert présentait Léo et Madeleine Ferré en scène. La date de création est connue, Hubert Grooteclaes réalisa plusieurs dizaines de photographies, le 22 février 1966, Léo seul, Madeleine seule, les deux sur scène, curieusement sans aucune avec musiciens. D'où vient la deuxième date ? On ne sait... De cette fiche INA qui présente, par ailleurs, d'autres erreurs, « Le petit wagon rose » de Rimbaud, « Le poète de sept ans » du même, Tristan Corbière avec un « s ».

Le CD 28 de *L'Âge d'or* présente 18 titres, supprimant deux chansons de Léo Ferré, sur bande-orchestre, et cinq poèmes dits par Madeleine Ferré. Le site leo.com évoque « deux interprétations peu convaincantes ». Un CD qui présente un défaut majeur, terminer le concert sur *Le Pont Mirabeau*, alors que deux autres titres suivaient et concluaient à la perfection.

Voici le déroulement du concert, répétition avant l'heure de *Léo Ferré chante les poètes* de 1986, ses trente-trois titres, dix étant du concert du studio 102. Après un générique à la guitare, Luc Bérumont présentait sa *Jam Session* : « Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, bonsoir. Il y a longtemps que je souhaitais présenter Léo Ferré dans le cycle de ces séances consacrées à la chanson et à la poésie. Il y a sa place, sinon la première, car l'opération poésie, le combat pour la chanson, pour la poésie chantée, l'ont trouvé aux postes avancés en un temps où d'aucuns préféraient, je crois, l'arrière. On ne peut pas parler de poésie chantée sans parler de lui. Léo Ferré, c'est d'abord et avant tout un poète. Quand il parle des poètes, quand il les chante, quand il préface Verlaine ou Rimbaud ou Baudelaire ou Apollinaire, il parle de ses frères. Rutebeuf est, vous le savez, grâce à lui, sorti de la nuit du passé et dix poètes vivants lui doivent d'être sortis de la nuit du présent. Sans doute aurait-il été maladroit de dompter ce torrent, cette force de la nature, par le biais de la *Jam Session*. J'ai préféré le laisser libre de ses mouvements et de ses chants, accompagné toutefois, par celle dont le nom est indissociable du sien, Madeleine Ferré. Léo Ferré chantera, Madeleine Ferré dira la poésie. C'est l'événement que je vous propose ici, ce soir, pour la première fois, Léo Ferré et Madeleine Ferré disent et chantent la poésie ». Le plus souvent chaque titre sera précédé du nom du poète, du titre du poème.



Les vingt-cinq titres : *Art poétique*, *L'Étrangère*, *Stances*, *La Mort des amants*, *Les Yeux des pauvres* (Madeleine Ferré), *Rêvé pour l'hiver*, *Noël*, *Les Hiboux*, *La Chanson triste*, *Le Testament* (M. F.), *Pauvre Rutebeuf*, *Écoutez la chanson bien douce*, *Ô triste, triste était mon âme*, *La Poésie*, *Les Romantiques*, *Brumes et pluies*, *Je vous vois encor*, *Le Poète contumace* (M. F.), *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*, *Visa pour l'Amérique*, *L'Invitation au voyage*, *Les Corbeaux*, *Le Pont Mirabeau*, *L'Émigrant de Landor Road* (M. F.), *Les Poètes de sept ans*.

On comprend la décision de Mathieu Ferré, tout en regrettant l'absence des deux titres, le silence sur ce concert manifestement fort applaudi, sur cette initiative jamais recommencée qui laisse en suspens quelques points de la création Ferré, quelques poèmes qu'il avait peut-être « travaillés », les Baudelaire et Apollinaire dits par Madeleine, ce passage vers Corbière dont un document inséré au livre d'Annie Butor *Comment voulez-vous que j'oublie...*, montre l'intérêt pour le poète des *Amours jaunes* : la tenue d'un festival littéraire Tristan Corbière, le 2 août 1958, à la galerie d'art L. Tréanton, 40, rue de Paris à Morlaix, quelques invités dont Léo Ferré : « Le chansonnier parisien bien connu. En première audition chantera des poèmes de T. Corbière ». Par ailleurs, l'éviction de Madeleine – on s'en console, ses « dictions » sont médiocres, voire pathétiques – nous prive d'un moment de charme, Léo Ferré chantonnant sur la fin de son *Testament*.

À suivre, tant se pose la question de l'utilisation des archives.

### De L'Âge d'or au Drap d'or

En achetant *L'Âge d'or* sur leo.com, un concert bonus est offert en téléchargement, lien entre les années 50 et 60, récital au cabaret Le Drap d'or, donné à partir du 20 novembre 1959 : une introduction musicale en quelques titres, neuf chansons, Jean Cardon à l'accordéon, *L'Homme*, *La Mauvaise graine*, *Sérénade*, *Vitrines*, *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*, *La Maffia*, *La Chambre*, *L'Âge d'or*, *Paris-Canaille*. On connaissait quelques titres du concert – 1959 *La Mauvaise graine*, *La mémoire et la mer* 2006 –, cette captation le rend dans sa totalité. Avec un indispensable détour par le site SCL, rubrique *Faits divers 1959*, qui présente six noirs et blancs de Claude Poirier pris lors de ce concert.

### Générique

*L'Âge d'or* aujourd'hui, *La Vie moderne* hier, donnent une Intégrale à la hauteur de Léo Ferré. On oubliera *Avec le temps...* et *Léo chante Ferré* de Barclay, on consultera *La Vie d'artiste* du Chant du Monde, *Les Années Odéon* ou *L'Indigné* de Barclay, on se fixera désormais sur cette Intégrale au long cours. En remerciant celles et ceux de « la salle des machines », Marie, Marie-Cécile, Manuela, Mathieu plus particulièrement et son *alter ego*, Alain Raemackers, Vital Maladrech à la conception graphique et à la mise en page, Mafalda Colaço au suivi de fabrication, Xavier Perrot à la coordination générale. Pour les photos d'Hubert Grootclaes, Ninette, Pascale, Marianne, Madeleine Grootclaes et Vincent de Waleffe, Christiane Lemire de l'INA Radio, Alaric Perrolier en recherche des musiciens et en charge du site leo.com, d'autres mains attentionnées et passionnées, celles qui ont mis, dans le très documenté livret de Mathieu Ferré et Alain Raemackers, la photo de Paul Castanier au piano, moins celles, distraites, qui ont laissé le nom de Denise Glaser abîmé d'un vilain « z ».

*L'Âge d'or* se terminait sur *Le Lit*, l'Intégrale volume 3 s'ouvrira sur une permanence nocturne, *La Nuit*, un coffret au possible titre, *L'Espoir*.

#### Hubert Grootclaes

Notre numéro est illustré de photos d'Hubert Grootclaes figurant dans le livret de *L'Âge d'or*.

Vincent de Waleffe apporte quelques précisions : Page 4, Bobino, 1969 ; Page 6, date et lieu indéterminés ; page 8, Bobino, 1969. Pour les Bobino 1969 – donc hors 1960-1967 – Vincent de Waleffe précise « probablement ». Nous reproduisons en une la photo « originale » du coffret, en quatrième de couverture une autre de la même série. Vincent de Waleffe les annonce de 1967, prises à Perdrigal, issues de diapositives couleurs.

Jacques Layani fait remarquer que 1965 s'impose, à preuve, entre autres, la pochette du 45-tours Barclay n° 70 788 M, *Ni Dieu ni maître*, *La Chanson des amants*, *Monsieur Barclay*, *L'Enfance* (1965).

## Léo Ferré et le cinéma

### Quand musiques et chansons s'offrent au 7<sup>e</sup> Art

Bien sûr ! J'acceptai immédiatement. Comment refuser une si belle proposition ? Il y aurait du public, je disposerais d'une salle de cinéma et j'aurais à parler de Léo Ferré. Toujours, sur un tel sujet, je me suis saisi des occasions offertes de partager mon amour de l'œuvre de ce poète et musicien.

Mais, comme cette proposition m'était faite dans le cadre d'un festival de cinéma, il me fallait imaginer parler de la relation entre Léo Ferré et le 7<sup>e</sup> art. Qu'à cela ne tienne ! J'avais quelques idées en tête, des films que j'avais vus, anciens ou récents, me rappelait la lecture du chapitre que Jacques Layani avait consacré à ce sujet en 2005, dans son livre *Les Chemins de Léo Ferré*. J'étais d'emblée convaincu de rassembler bien de la matière à exploiter. Je m'étais engagé. Je n'avais plus qu'à me lancer, conscient de prétendre réaliser un travail jusqu'à présent inédit sur l'œuvre de Ferré.

#### L'inventaire

La première chose à faire fut d'établir un inventaire, aussi exhaustif que possible, des films dans lesquels la présence de l'œuvre de Ferré était avérée, première grande étape à franchir. J'entamai mes recherches, armé de patience et d'obstination. Pour augmenter au maximum le champ de mes connaissances, je me tournai vers toutes les sources possibles d'information sur ce sujet : les relations, les sociétés d'exploitation et de distribution, les livres, encyclopédies, et l'Internet naturellement, qui, en l'occurrence, s'il peut être la pire des choses, s'est avéré savoir aussi être un précieux assistant...

La pêche fut plutôt bonne, pas miraculeuse mais cependant fort fructueuse. Je parvins à établir une liste de plus de cinquante films, des longs-métrages de fiction essentiellement, quelques documentaires aussi, le tout échelonné de 1949 à 2018 ! Ce premier résultat fut encourageant, mais en rien rassurant tant que ces films n'étaient pas arrivés entre mes mains. Et là, bien plus grande fut la difficulté.

Je repartis en chasse !

#### La quête

Plusieurs obstacles se dressèrent alors devant moi.

D'abord l'ancienneté des films, ceux des années 50, sortis depuis longtemps des circuits, des catalogues, souvent déclarés devenus introuvables. D'autant que ces films n'avaient pas toujours été à l'époque des œuvres de premier plan. Il fallut pour ceux-là aller puiser à des sources lointaines, en tout cas remonter haut en amont pour les dénicher.

D'autres films, un peu moins vieux, n'en étaient pas pour autant plus faciles à retrouver. Ce n'est qu'à partir de l'avènement de la bande VHS et des magnétoscopes grand public, c'est-à-dire à la fin des années 70, que les éditeurs se mirent à proposer des films sur vidéocassette, des films qui venaient de sortir et des films plus anciens extraits des archives. Je pouvais envisager de puiser dans ces enregistrements.

Pour les films plus récents, naturellement, le support sur disque DVD, devait faire quant à lui mon bonheur, devait...

Je parvins ainsi à mettre la main sur une quarantaine de films, le plus ancien étant *Paris-Taxis*, daté de 1949. Tout ça ne fut pas sans mal. Exemple : je voulais me procurer le film expérimental de Jean-Luc Godard intitulé *Numéro deux*. Introuvable, sauf aux États-Unis ! Quand il me parvint, je m'aperçus qu'il était illisible, protégé par un code utilisé exclusivement en Amérique du Nord et incompatible avec les appareils européens ! Je dus me fabriquer un lecteur « américain ».

#### La restauration

Autre obstacle à surmonter : la restauration et la mise aux normes numériques d'aujourd'hui. Il fallait rendre toutes ces vidéos compatibles entre elles de façon à les présenter à terme dans un continuum homogène et fluide. Pour arriver à cela, je dus par exemple

m'employer à transcoder toutes les cassettes VHS afin de convertir leurs signaux analogiques en signaux numériques (ceci dit pour les spécialistes). Recadrage, travail sur la netteté, sur les couleurs, le son, etc. À se crever les yeux et les tympans.

### La sélection

Opération suivante : le visionnage de tous ces documents, bloc-notes et chronomètre à la main. Il s'agit alors de repérer très précisément les passages avec Ferré ou du Ferré, et surtout d'en apprécier la valeur et la pertinence. Ceci impliqua bien des heures de concentration devant les écrans !

Enfin, la part la plus captivante de mon travail venait de commencer.

J'imaginai peu à peu la structure de ce qui allait être la présentation finale de ces extraits de films. Je la voulais à la fois informative et distrayante.

### La construction

Il m'apparut très vite que ces films pouvaient être répartis en trois chapitres, trois chapitres d'un intérêt décroissant à mes yeux. À l'intérieur de chacun d'eux, les films seraient traités dans un ordre chronologique, du plus ancien au plus récent, à l'exception de *Cage of gold*.

Premier chapitre : Les implications directes de Léo Ferré.

J'y prévoyai les extraits de neuf films : *Paris-Taxis* d'Édouard Logereau (1949), *Au temps du cinématographe* de Jean Durand et Émile Cohl (1950), *Cage of Gold (La Cage d'or)* de Basil Dearden (1950), *Dessain humoristique* de Gabriel Edme (1951), *Les Hommes de la nuit* d'Henri Fabiani (1952), *12 Heures d'horloge* de Géza Radvanyi (1958), *L'Albatros* de Jean-Pierre Mocky (1971), *Rimbaud, le voleur de feu* de Charles Brabant (1978).

Ce premier chapitre, le plus étoffé des trois — et selon moi le plus captivant aussi — présente en premier lieu une œuvre dans laquelle Léo Ferré est physiquement présent. Il s'agit du film anglais *Cage of gold* où il joue la comédie ! Il y tient le rôle d'un pianiste de cabaret, prénommé Victor. Son apparition à l'écran est assez brève, limitée au temps d'une réplique, de quelques mimiques et d'extraits de trois chansons. Il s'agit de la première... et dernière fois que Léo Ferré fait l'acteur.

Pour six autres films de ce chapitre, l'intérêt se trouve dans les musiques, toutes de Léo Ferré.

Dans *Paris-Taxis*, on entend, en outre, Jacqueline François interpréter la chanson qui porte le même titre que le film.

Pour *Les Hommes de la nuit*, la partition est très élaborée, omniprésente dans le film. Le thème principal consiste en l'utilisation d'un air que Léo Ferré avait composé deux ans plus tôt pour son récit lyrique intitulé *De sacs et de cordes*. On y détecte aussi de brefs passages qui seront repris dans des œuvres ultérieures.

Pour *12 Heures d'horloge*, Ferré s'est retrouvé en studio à la tête d'un orchestre d'une vingtaine de musiciens pour réenregistrer spécialement les musiques de six de ses chansons de l'époque (*La Poisse*, *Le Guinche*, *T'en as*, *Le Temps du tango*, *Java partout* et *La Zizique*) qui reviennent largement — sans les paroles — dans le film.

Vient *L'Albatros* et la coopération un peu « heurtée » de Ferré et Jean-Pierre Mocky pour un résultat néanmoins très réussi. À ce moment de ma présentation, je donne à voir et à entendre au passage des propos plutôt élogieux tenus par Mocky. Les deux artistes, manifestement, s'appréciaient fort mais avaient l'un et l'autre des caractères bien trempés...

Pour clore ce premier chapitre, je fis le choix d'un film que l'on peut qualifier de long-métrage documentaire, qui relate sous forme d'enquête, de manière subtile et touchante, la vie et l'œuvre d'Arthur Rimbaud. Réalisé par Charles Brabant, il s'intitule *Rimbaud, le voleur de feu*. Léo Ferré y contribua sous la forme de cinq poèmes mis en musique par ses soins, qu'il interpréta en se mouvant dans le décor du restaurant La Closerie des Lilas, à Paris. La séquence choisie pour mon montage : *Les Corbeaux*.

Deuxième chapitre : Les interprétations diverses et variées.

Je décidai ici d'évoquer quelques films dans lesquels les musiques ou chansons de Léo Ferré sont reprises de manière originale, c'est-à-dire dans des versions qui n'appartiennent pas à Léo Ferré.

Elles sont réorchestrées et jouées par d'autres artistes. C'est par exemple le cas des films *Aimez-vous Brahms...* d'Anatole Litvak (1961) dans lequel la partition musicale (*Paris-Canaille*, *Les Amants de Paris*) est dirigée par Georges Auric, ou du film *Mona et moi* de Patrick Grandperret (1989) quand on y entend *Le Temps du tango* interprété par la formation de Primo Corchia.

Côté chanson, nous trouvons, entre autres, le film *À la place du cœur* de Robert Guédiguian (1998) où le personnage de Marianne joué par Ariane Ascaride parle avec émotion de Léo Ferré et chante *a cappella* un très court passage d'*Avec le temps*. Plus près de nous, Vanessa Paradis interprète *Cette blessure* dans le film *Maryline* de Guillaume Gallienne (2016).

Soucieux de témoigner aussi de l'intérêt que l'œuvre de Léo Ferré a suscité auprès de réalisateurs étrangers, je veillai à mettre à l'écran des films venus d'ailleurs, d'Italie, d'Allemagne. Témoin la superbe interprétation d'*Écoutez la chanson bien douce* que donne en italien le chanteur Giorgio Gaber, dans le film *Bubù* de Mauro Bolognini (Italie, 1971).

Il est noté que certains de ces films sont antérieurs au décès de Léo Ferré et qu'il est donc fortement permis de penser qu'il en a eu connaissance.

Troisième chapitre : Les reprises de fragments de l'œuvre éditée.

Ce dernier chapitre, sur lequel je m'étendis moins, est constitué de films où ne se trouvent que des extraits de l'œuvre enregistrée par Léo Ferré lui-même et commercialisée. Ces réalisations ne sont certes pas à négliger car elles attestent de la persistance de l'attraction que l'œuvre de Léo Ferré a continué – et continue – d'exercer, mais il n'y a rien en cela de créatif. Ici, le seul et grand mérite des cinéastes se limite en l'occurrence dans la bonne idée qu'ils ont eu d'associer un peu du monde de Ferré à leurs films.

Je fus amené à retenir plusieurs d'entre eux.

Je mentionnerai *L'Affaire Farewell*, film français d'espionnage de Christian Carion (2009). Deux des acteurs – Guillaume Canet et Emir Kusturica – dialoguent et partagent leur admiration pour Ferré (« Quelle poésie ! »). Un couple danse intimement sur la chanson *La Mélancolie* sous le regard de Ferré, sa photo épinglée au mur.

Plus chargé encore de l'œuvre de Ferré est le film d'Arnaud et Jean-Marie Larrieu avec Mathieu Almaric et Catherine Frot, *Les Derniers jours du monde* (2009), une fiction à l'ambiance extrêmement pesante. On y découvre pas moins de six extraits de Ferré : deux chansons partiellement chantées (*Jolie môme*, *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*), une autre, en entier (*Ton style*) et trois larges extraits orchestraux (*La Mort des loups*, *Night and Day*, *Love*).

Voici exposées, en résumé, les étapes de ma démarche.

Parti d'un inventaire d'une cinquantaine de films, d'une quarantaine retrouvée, je n'en ai retenu finalement que dix-sept pour ce montage, un éventail relativement réduit pour ne pas surcharger la présentation, tout en réussissant à bien rendre compte de la variété des utilisations qui ont été faites de l'œuvre de Léo Ferré au cinéma.

Reste aux filmologues à analyser tout ça et à en tirer commentaires et conclusions.

### Patrick Détrain

Ce travail ainsi achevé a une durée de projection de 80 minutes, à laquelle il convient d'ajouter le temps de mes interventions explicatives lors de pauses que j'opère entre les séquences.

### Appel aux Copains d'la neuille

Deux films que je n'ai pu retrouver : *L'Esclave* qu'Yves Ciampi a réalisé en 1953, avec Daniel Gélin, Eleonora Rossi Drago, Louis Seigner. On devrait y entendre la chanson ... *Et des clous* interprétée par Barbara Laage ou Catherine Sauvage. *Paris-Canaille* (ou *Paris-Coquin*) de Pierre Gaspard-Huit (1955), avec Daniel Gélin, Dany Robin, Darry Cowl... Catherine Sauvage y chante *Paris-Canaille*.

Et, en vrac, quelques autres qui ont également échappé à mes recherches : *Charade chinoise* de Jacques Leduc et Jean-Marc Piotte (Canada, 1988), *Le Ciel de Paris* de Michel Béna (1991), *Cap Tourmente* de Michel Langlois (Canada, 1993), *Cartas Desde Huesca* d'Antonio Artero (Espagne, 1993), *Pierre Bonnard à fleur de peau* de Michel Van Zèle (1998), *Fermeture de l'usine Renault à Vilvoorde* de Jan Bucquoy (Belgique, 1999), *Os Mutantes* de Teresa Villaverde (Portugal, 1999), *Les Passagers* de Jean-Claude Guiguet (1999), *Les Derniers pas* de Marie Vermillard (2008). Je suis preneur dans la perspective de compléter un jour ma présentation.

Contact : francoisandre2@club-internet.fr qui fera suivre.

## Les Amoureux du Havre, en remontant la piste...

Le 17 octobre 1984 à Montpellier, puis le 3 mai 1986 à Cabestany, j'ai enregistré Léo durant son concert lorsqu'il évoque les circonstances de cette chanson, en la chantant partiellement. Cabestany (Perpignan) : « *Les Amoureux du Havre*... J'ai pas enregistré cette chanson... Cette idée de chanson m'avait été donnée par un metteur en scène, un acteur italien qui avait joué dans *Rome, ville ouverte* de Rossellini qu'on va célébrer ces jours-ci à Cannes (...). Il voulait être metteur en scène, je l'ai connu à Saint-Germain-des-Prés en 1949, il me dit : "Léo, est-ce que tu voudrais faire la musique d'un film d'amour un peu triste qui va se passer au Havre ?" J'ai dit oui tout de suite (...). Je voulais qu'on me connaisse un peu dans ce milieu-là. Moi, dans la nuit, j'ai fait une chanson qui s'appelle *Les Amoureux du Havre*... Le lendemain, quand il m'a entendu, il m'a dit : "Léo che genio, fantastico, che musica, ma che musica !" Alors je lui ai dit oui, d'accord, et puis je me suis aperçu, plusieurs jours après, qu'à Saint-Germain-des-Prés, quand il me voyait arriver, un peu de loin, tchac, il traversait la rue... Un jour, pour être sûr, je m'étais caché dans l'entrée d'un libraire et quand il est passé à trois mètres, tac, je suis sorti, alors il m'a vu... Il a traversé quand même, je ne l'ai plus revu du tout... Un an après, un film sort sur ce Havre et c'est un guitariste que je connaissais qui m'avait piqué l'affaire de la musique. Il accompagnait un grand chanteur de chansons, très grand chanteur, énorme... ».

### Quel est donc ce réalisateur ?

Réalisateur, scénariste, acteur et producteur français d'origine italienne, c'est Marcello Pagliero, en France Marcel Pagliero (né le 15 janvier 1907 à Londres, mort le 9 décembre 1980 à Paris). Il a été proche de Roberto Rossellini qui lui donna le premier rôle en 1945 dans *Rome, ville ouverte* aux côtés d'Anna Magnani. Il côtoya aussi Vittorio De Sica, Ennio Flaiano, Sergio Amidei, Carlo Levi, Jean-Paul Sartre, qui l'a fait venir à Paris pour jouer dans *Les Jeux sont faits*, Raymond Queneau, Jean Genet, Alexandre Astruc, Pierre Kast, Jacques Doniol-Valcroze, Robert Scipion, Michel Cournot...

Voir [https://www.persee.fr/doc/1895\\_0769-0959\\_1991\\_num\\_10\\_1\\_967](https://www.persee.fr/doc/1895_0769-0959_1991_num_10_1_967)

### Quel est le film ?

Il s'intitule *Un homme marche dans la ville*. Ce film, dont l'action se passe au Havre dans le milieu des docks, est tourné au Havre en juin-juillet 1949. Sorti en 1950, il est ressorti en DVD chez René Château vidéo en 2009. Réalisé par Marcello Pagliero d'après le roman de Jean Jausion, les acteurs principaux sont Jean-Pierre Kérien, Ginette Leclerc, Grégoire Aslan, Robert Dalban et Fréhel. Pays d'origine : France. Genre : Drame. Durée : 95 minutes.

Un court extrait du début : <https://www.youtube.com/watch?v=YiLMtPsfjvk>

Le film complet : <http://lehavreregards.com/cinema-au-havre-bande-annonce.php?film=un-homme-marche-dans-la-ville>

### Quel serait le guitariste compositeur de la musique ?

Il n'y a pas de musique ! La fiche technique du film et le générique d'*Un homme marche dans la ville* n'indiquent aucune musique, ne créditent aucun compositeur. Le film ne contient que des bruitages d'ambiance. Mon hypothèse : Henri Crolla, guitariste accompagnateur d'Yves Montand, « copain des intellectuels de Montparnasse », déjà tourné vers la musique de film en 1949, avait-il été pressenti ?

Léo pensait-il à lui ? Le mystère demeure... En 1950, Marcello Pagliero tourne *La Rose rouge* en hommage au célèbre cabaret de Saint-Germain-des-Prés. On y aperçoit Dora Doll, Françoise Arnoul, Louis de Funès, Yves Robert, Annabel, les Frères Jacques, Jean-Roger Caussimon et Nico Papatakis dont Léo se souvenait en 1986 (cf. *Entretiens entre peau et jactance*, pages 72-73). Mais croyez-vous que Léo figurât dans ce film ? Hé non. Allez savoir pourquoi !

Henri Decker chante *Les Amoureux du Havre*

[https://www.youtube.com/watch?v=xI-eyHP1HJs\\_](https://www.youtube.com/watch?v=xI-eyHP1HJs_)

Claude Frigara

## Léo classico

On y revient encore, Ferré ne s'est jamais éloigné de ses rives musicales, Léo rime avec classico. Le classique dans toutes ses acceptions, dans tous ses genres, la poésie avec Baudelaire, Apollinaire, Aragon, la musique, autrement, avec Beethoven, Ravel, Ferré d'évidence chez lui avec ses frères d'armes.

On se gardera dans ces lignes de digressions autour de la musique savante, de la musique populaire, de frontières irréelles, pour conserver le cap Ferré, pas vers UNE musique mais vers LA musique.

Comme en 2016, lors du centenaire, France-Musique s'est arrêtée, en cet été 2020, sur Ferré à l'occasion de la sortie – la chaîne est partenaire – de *L'Âge d'or*. Plusieurs émissions à écouter sur le site de France-Musique.

## Été classique

Les 15 et 16 août, Laurent Lefrançois a proposé dans son *Été classique* des « compositions d'été qu'elles aient été écrites en villégiature, dans une chambre, sous les toits ». En deux volets, durant deux heures, se succèdent quatorze compositeurs, quatorze interprétations, avec, par exemple, Bach et Gardiner, Mozart et Boehm, Chostakovitch et Karayan, sublimes signatures sur de sublimes orchestres.

Il y a aussi, en ouverture du deuxième volet, le troisième mouvement de la *Symphonie interrompue* de Léo Ferré, dans l'interprétation de l'orchestre philharmonique de Monaco dirigé par Gianluigi Gelmetti, avec la voix de la soprano Katarzyna Medlaska (CD, 2014).

Ferré uni, naturellement, dans la passion de Laurent Lefrançois, avec Schubert, Haydn, Ravel, Debussy, de Falla... Avec un correctif à apporter, cette *Symphonie* interprétée pour la première fois le 29 avril 1954, composée en urgence, serait plutôt une composition de... printemps.

## Léo Ferré, mal aimé ?

Anne-Charlotte Rémond ouvre *Musicopolis*, le 21 septembre, sur les mots malicieux de Ferré : « Il y a quelque chose qui me dessert, c'est d'être Léo Ferré compositeur de chansons. Il faudrait que je change de nom pour écrire de la musique », s'interroge : « Un artiste reconnu de la chanson peut-il être encore aimé lorsqu'il se risque du côté de la musique dite classique ? », ajoute, après un silence : « Sans prétendre y répondre ». De fait, il n'y aura pas de réponse. À l'auditeur, l'amateur, le critique, le spécialiste, d'arrêter leurs idées.

Anne-Charlotte Rémond raconte une histoire connue, qui commence en 1952, se concrétise le 29 avril 1954, le concert monégasque, la *Symphonie interrompue* et *La Chanson du Mal-Aimé*. Un extrait de la *Symphonie*, quatre de *La Chanson*, dans ses grandes dates, 1954, 1957, 1971, 1975, évoquant aussi 1974 et l'Opéra-Comique, parcourent l'émission, Ferré à la baguette des orchestres de l'Opéra de Monte-Carlo, de la RTF, Lamoureux et Padeloup.

*Léo Ferré, mal aimé ?* mélange ces extraits avec le fil de la réalisatrice, les propos du musicien. Ferré dans une longue histoire vers les sommets du Palais des Congrès, avec Beethoven, Ravel, ses chansons, avec LA musique, trente représentations, 110. 000 spectateurs, le succès public, un déchaînement critique qui fera dire au chanteur : « Ce *Mal-Aimé*, ça me ressemble un peu ».

## Le concert égoïste de Léo Ferré

*Le concert égoïste*, par la suite, *Comment l'entendez-vous ?*, salon musical et radiophonique, s'est tenu pendant une quinzaine d'années, de 1975 à 1990, le dimanche en fin d'après-midi sur France-Musique. Claude Maupomé recevait une personnalité du monde culturel, scientifique ou politique, abordait ses préférences classiques. Léo Ferré a été parmi les premiers à faire ce concert, le 14 novembre 1975. En deux parties, les 28 et 29 septembre 2020, la chaîne musicale l'a remis sur les ondes.

En novembre 1975, Ferré est au Palais des Congrès. Sur scène, à la baguette, il entrelace ses chants à la musique de Beethoven et Ravel, toute LA musique. Depuis quelques années, il reverdit dans sa Toscane adoptive, d'autres compagnes et compagnons de vie, une autre nature, une nouvelle île. Le moment de revenir aux rêves de 1954, laissant Barclay dans le rétroviseur, Ferré à sa musique, intégralement, sans arrangements étrangers.

Avec Claude Maupomé, il donne son *Concert égoïste*, sa discothèque idéale, huit longs morceaux classiques encadrés par *La Vie d'artiste* en ouverture, *Paname* et *Les Poètes* en conclusion. Il rappelle son apprentissage musical, « la musique, faut pas l'apprendre », son enfance, toute l'émission y renvoie, soliste à la maîtrise de la cathédrale de Monaco, ses premières rencontres, son humilité de chef d'orchestre, son émerveillement après un court extrait de *La Chanson du Mal-Aimé* en répétition, un « formidable, non ! » en merci à ses musiciens de Padeloup. On entend de Victoria, Mozart, Beethoven, Wagner, Ravel, Debussy, Bartok et Berg, du choral et vocal au symphonique. Un « choix passionnel », Claude Maupomé rétorquant un définitif, « la musique ne peut être que ça ». Léo Ferré de moins en moins prolix alors que se déroule l'émission, limitant ses mots à de nombreux « fantastique, extraordinaire, admirable, grandiose, merveilleux », les mots de la musique de plus en plus dans « l'ineffable » de Jankelevitch, le silence comme seule issue.

En conclusion de ces *Trésors de France-Musique*, Françoise Monteil a diffusé deux archives extraites de *L'Âge d'or, Mon piano*, le Vieux-Colombier, 1964, et *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*, Maison de la Radio, 1966.

### Brad Mehldau

*Classico* dans toutes ses acceptions, écrivions-nous, le classique du pianiste jazz Brad Mehldau, dans une virée vers Ferré, à deux reprises, en CD et en concerts, deux disques parus en 2010. Il n'est pas trop tard.

*Love songs*, à deux voix, la voix de la mezzo-soprano Anne Sofie von Otter, celle des touches du piano de Mehldau. Dans ce double CD, il y a Joni Mitchell, Barbara, Lennon et Mac Cartney, *Avec le temps* de Ferré, une mise en mots critique difficile, tant on frôle le cristal. Des dizaines et des dizaines *Avec le temps* et cette interprétation qui court sur des sommets.

Et *10 years solo live* qui rassemble des concerts solo de Mehldau, le dernier des quatre CD qui s'ouvre sur *La Mémoire et la mer*, quelques vers qu'on entend, par ailleurs, parfois dits dans ses concerts et puis, ces mots après un concert en 2011, sous la plume de Francis Marmande, dans *Le Monde* du 9 septembre 2011 : « D'un pianiste en solo, on guette toujours la première main. Celle qui brise le silence. La gauche en l'occurrence. Main gauche que Brad Mehldau traite en ambidextre, quant il ne la suspend pas, d'un geste qui surprend, devant son visage. Soudain il se lance dans *La Mémoire et la mer* de Léo Ferré. Même crève-cœur, même emphase, toucher plus subtil que le grand Léo. Il attaque par ses trilles de la main droite et confie la mélodie à la gauche. Où l'on entend distinctement cette main murmurée de mémoire : "Mes désirs dès lors ne sont plus / Qu'un chagrin de ma solitude" ». Un peu avant, en février 2011, lors d'un récital à Montréal avec Sofie von Otter, Mehldau disait, dans un entretien, ce qu'il aimait de Ferré : « Le caractère désespéré des paroles, leur grande humanité, le lien avec la mort. J'aime ces espèces "d'harmonies circulaires" qu'il utilise dans plusieurs de ses chansons, notamment dans *Avec le temps*. Cela donne un sentiment d'infinité, il y a une sorte d'extase dans cette tristesse, cette mélancolie. C'est très présent également dans *La Mémoire et la mer* qui est, selon moi, une des chansons les plus profondes du XX<sup>e</sup> siècle. Ferré était un génie, un poète quasi prophétique qui n'a pas toute la reconnaissance qu'il mérite ».

Mes remerciements pour leur contribution à ce numéro 39, à Frédéric Bouvier et Natalie Frassoni, Chris et Sylvie de SCL, Colette Brogniart, Patrick Détrain, Claude Frigara, Mario Girard, Pascale Grootclaes et Vincent de Waleffe, Jacques Layani, Jean Pull, Marie-Pierre Vincent.

Dans notre prochain numéro, entre autres, les disparitions de Juliette Gréco, Joan Pau Verdier, Mûrice Bénin, le numéro 6 de la revue *Instinct nomade* consacrée à Ferré, *La Solitude du scaphandrier*, les Mélanges offerts à Robert Horville, *Les Arts du spectacle*, le CD *Searching for Ludvig*, un recensement de Claude Frigara sur les lieux Léo Ferré (salles, rues, écoles, collèges), d'autres actualités et inactualités.

## Léo Ferré, un homme libre

Ferré à l'écran, depuis sa disparition en 1993, a donné de nombreuses productions. Pas de *biopic*, mais des documentaires où les témoins de sa vie, les spécialistes de son œuvre, les archives principalement, apportent une vision de l'artiste, des propos et des images mises dans le format court de la télé, entre cinquante et soixante minutes, là où – on utilise le langage d'aujourd'hui – il faudrait une série, des saisons, Léo Ferré à suivre...

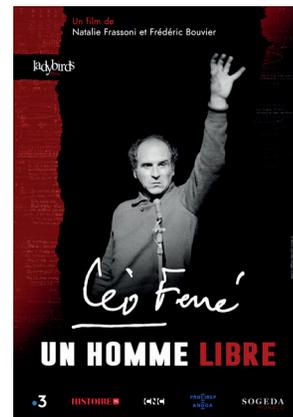
Natalie Frassoni et Frédéric Bouvier avaient imaginé, il y a sept ou huit ans, un web-documentaire, *road movie* où deux personnages partaient à la recherche de Ferré, sorte de docu-fiction, *En attendant Léo*. Le projet a évolué, s'est transformé en *Léo Ferré, un homme libre*, montage d'archives diffusé sur France 3, le vendredi 4 septembre, à 23 h 05, archives dont le générique de fin dit la profusion et la diversité.

Les premières images tissent le décor, posent des repères, *Les Anarchistes*, la liberté, les paradoxes et les dualités, *La Solitude* omniprésente. Un montage serré, un commentaire discret joignent et disjoignent les pièces du puzzle, la complexité et la richesse de l'homme, sa sensibilité à fleur de regards. Léo Ferré par lui-même, ses mots et ses chansons, des extraits, plus vrais que Ferré « commenté et expliqué » par d'autres. Les étapes-clés arrivent sans filtre, Ferré à sa source, Joseph et Marie, Madame Rigoni, Bordighera, les saletés des faux-frères. Partout *L'Oppression*, encore *La Solitude*. Dans la survenue de la musique et de la poésie, Beethoven, Toscanini et Ravel, Baudelaire, Rimbaud, Verlaine et Apollinaire. Dès l'adolescence une route se dessine, Ferré pointe sous Léo.

Chacun y trouvera matière à Ferré, les novices comme les plus avertis, les premiers en apprentissage, les autres à l'affût d'inévitables survols et oublis, de partis-pris inhérents au genre, du choix des archives, de leur enlacement, de l'écriture documentaire. Regards mêlés devant une œuvre qui avance, se transforme, en splendides ruptures et ouvertures, la chanson de toute éternité.

Inévitablement, *Un homme libre* s'arrête sur « l'homme » et sur celle qui fut « l'autre bout de moi-même », Ferré affirmant à Perdrigal « je suis libre » pour s'inverser par la suite « on me faisait teindre les cheveux, je n'étais pas un type libre, j'étais un con ». « L'autre bout de moi-même » réduit à ce « on » dérisoire, indéfini. Fermons le ban, l'essentiel est ailleurs, la reverdie toscane, d'autres prénoms et des chansons qui resteront, *Si tu t'en vas* et *Je te donne, Mon p'tit voyou* et *Cette blessure, Ça t'va* et *Lorsque tu me liras...* Des chansons pour elles, des chansons d'amour.

Et celle, magnifique, qui referme le film, en générique de fin, *Alors vint le printemps*, une évidence d'outre-temps, la saison préférée.



Depuis 1993, sept autres documentaires ont été consacrés à Ferré :

- *Léo Ferré par lui-même*, Claude-Jean Philippe, 1994, 90 minutes.
- *Léo Ferré, les témoins de sa vie*, Frantz Vaillant, 2002, 52 minutes.
- *Léo Ferré, le talent à fleur de peau*, Armand Isnard, 2003, 52 minutes.
- *Léo Ferré, le cœur en écharpe*, Armand Isnard, 2003, 52 minutes.
- *Hello Ferré*, Thierry Kübler, 2003, 58 minutes.
- *Génération Ferré*, Jorge Amat, 2012, 52 minutes.
- *Léo Ferré, la mémoire des étoiles*, Frantz Vaillant, 2013, 55 minutes.

Et aussi :

- *Brel, Brassens, Ferré : trois hommes sur la photo*, Sandrine Dumarais, 2008, 52 minutes.

Ces documentaires sont à chercher sur Internet, peut-être en VOD.

*Léo Ferré, le cœur en écharpe* est disponible dans un DVD intitulé *Léo Ferré, la légende*, accompagné d'un CD, Olivi direct, minutage non indiqué.

*Léo Ferré, le talent à fleur de peau* est disponible dans un DVD, LCJ Éditions & Productions et dans un autre, intitulé *Thank you Ferré*, qui comprend également des extraits du spectacle-hommage du Trianon présenté par Claude Piéplu, Doriane films EDV 958, 2003, 100 minutes.

*Léo Ferré par lui-même* est disponible dans un DVD qui accompagne un *Best Of*, 2 CD, 35 titres, Barclay, 2016.

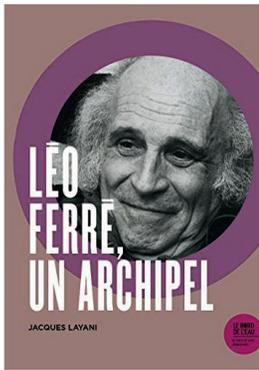
## Livres

### Léo Ferré, un archipel

On aborde cet *Archipel* en terre connue : l'éditeur, Jean-Paul Liégeois, l'auteur, Jacques Layani, la photo de Pascal Lebrun insérée dans *Les copains* n° 28, un sommaire à nous familier. Trente-six îles, un *Archipel* recomposé, que l'on visite et revisite à plaisir, que l'on interroge, que l'on étudie.

Faut-il rappeler les chemins de Jacques Layani, son obstination documentaire ? *Léo Ferré, la mémoire et le temps* en 1987, *Léo Ferré, une mémoire graphique*, avec Alain Fournier, en 2000, *Les Chemins de Léo Ferré* en 2005, *Léo Ferré, études et propos* de 2006 à 2009 sur Internet. On retrouve dans son *Archipel* des textes issus de ce blog, publiés dans notre revue, ailleurs, ainsi par exemple, celui sur Ferré, *Bérimont et la chanson* publié dans la revue *303* en 2009, d'autres, inédits, certains revus et corrigés, « réparés » comme *Les « Lettres non postées », un livre rêvé*, mis dans *Les copains d'la neuille* n° 10 sans les appels de notes.

La première ligne de l'*avant-propos* donne la boussole, le souci de combler les immanquables « trous » des biographies ferréennes, des manques de première importance, les rencontres poétiques avec Breton, Dimey, Bérimont, Mac Orlan, les concerts, l'Olympia de 1955, Bobino de 1967, le Québec en 1963, d'autres forages, d'autres éclairages sur la création chez Ferré, et puis, la rencontre de l'auteur avec le chanteur, la naissance d'une passion, de cette écriture.



Un autre mot sert d'entrée à ce livre, le verbe aimer, *Aimer Ferré*, qui dit le compagnonnage et la méthode, une nécessité : « Étudier un sujet, un domaine, une création, est une chose que je ne conçois pas sans un investissement complet : connaître l'œuvre dans le détail, lire tout ce qui a été écrit sur la question, en tirer des travaux personnels ». Il faut s'arrêter sur cette étude, sur les trente-cinq autres, longuement, y revenir. En laissant le livre à portée de lecture, avec quelques cinq ou six autres, guère plus, indispensables. De toute évidence pas dans la même catégorie que l'entourloupe – fort euphémisme – évoquée ci-dessous et de tant et tant d'ouvrages sur Ferré.

*Léo Ferré, un archipel* est édité au Bord de l'eau dans la collection « Le miroir aux chansons » dirigée par Jean-Paul Liégeois et Salvador Juan, 396 pages, sans illustrations, un avant-propos, les sources, un index, les remerciements et la table des matières, 22 €. Et comme il est d'usage avec Léo Ferré et Jacques Layani, l'obligation de *ne pas conclure* et revenir sur cet *Archipel*.

### Entourloupe

Mars 2020, sur le seul site Amazon, est annoncé *Léo Ferré* de Alain Gerbaud et Françoise Delorme (illustrations), « auteurs » proposant, en ligne et en livre, des dizaines et des dizaines de biographies et monographies sur des chanteurs, des hommes politiques, le foie gras, le saumon ou la tomate. À des prix hors de prix.

Le feuilletage de la version numérique de ce *Léo Ferré* donne quelques pages biographiques sans intérêt, des textes empilés, des illustrations volées à SCL, les remerciements à Alain Klanfert pour un livre, *Léo Ferré*, inconnu au bataillon !

Le livre, hyper-format, hyper-poids, reliure façon Allocopy, « printed in Great Britain by Amazon », 58, 02 €, présente une autre version, huit pages biographiques, 562 pages de textes de Léo Ferré et des poètes, sans mention de leur nom, titres par ordre alphabétique, truffés d'erreurs et d'aberrations de tous ordres. En couverture, Alain Gerbaud, caractères aussi gros que Léo Ferré ! À fuir.

## Je voudrais avoir un électrophone rien que pour écouter Léo Ferré

Léo Ferré ? Je connaissais son nom sans savoir qu'il chantait. À Gourdan-Polignan (ma pension), dans les années 1955-1957, circulaient en permanence de petits recueils demi-format paraissant tous les ans sous un nom que j'ai oublié, *Les chansons de l'année*, ou quelque chose comme ça. Ils étaient pleins de paroles de chansons de l'époque et j'étais tombé en arrêt sur deux textes « paroles et musique Léo Ferré », *Paris-Canaïlle* et *L'Homme*. Sans en connaître les airs, j'avais été frappé par leur virtuosité, les trouvailles métaphoriques, la pêche que dégageaient ces paroles qui me semblèrent tout de suite très au-dessus des autres. Mais je ne savais pas que ce monsieur était aussi interprète. Un peu plus tard, j'entendis ces chansons à la radio, interprétées par Catherine Sauvage qui, dès cette époque, apprendrai-je plus tard, était la « passeuse » de pratiquement tous les textes de Ferré.

C'est à la télé que je l'ai vu et entendu pour la première fois, sans doute vers la fin de 1960, aux Ailes, à la fin d'un journal télévisé, à l'occasion d'un tour de chant. Je me souviens d'une silhouette toute en noir, d'un crâne dégarni et de bras en croix. Il me semble qu'il chantait *Les Poètes* : « Ce sont de drôles de types qui regardent les fleurs / Et qui voient dans leurs plis des sourires de femmes ». Immédiatement je suis tombé sous le charme de sa voix, la « voix Ferré » !, puissante et timide, velours et acier, chuchotée et hurlante. Elle ne m'a plus jamais lâché après ce coup de foudre et je l'entends encore dès que ma mémoire l'appelle.

Aux Ailes, le café où je passais mes journées et une bonne partie de mes nuits, il y avait un juke-box qui trônait l'été, à cheval sur la terrasse. Nous y écoutions surtout du jazz, quelques morceaux très à la mode comme *Petite fleur* et *Summertime* enchantés par le saxo-soprano de Sidney Bechet, *Saint-Louis blues* et *Saint-James infirmary* emportés par Louis Armstrong. D'autres trésors dans ce juke-box, *Bal chez Temporel*, paroles du grand poète surréaliste André Hardellet et *Chandernagor*, chanson peu connue dans laquelle Guy Béart érotisait joliment nos comptoirs de l'Inde, « Elle avait, elle avait, un petit Mahé fragile ». Jacques Brel y figurait avec *Quand on n'a que l'amour* que je n'aimais pas, beaucoup trop de mièvrerie sirupeuse à mon goût et *Voir* qu'en revanche j'aimais bien. Fin 1960 ou, peut-être, début 1961, l'appareil s'enrichit des deux premiers tubes de Ferré, *Jolie môme* et *Paname*. Grâce à ses passages à l'Alhambra et au Vieux-Colombier, à son disque sur les chansons de Louis Aragon, Ferré devenait enfin une vedette reconnue, après quinze années de cabarets rive-gauche qui nourrissaient mal leurs artistes.

Peu de temps après, le 2 mai 1961, je fus appelé au service militaire. Parti pour vingt-sept mois, je n'en fis que vingt grâce aux accords d'Evian qui mirent fin « aux opérations de maintien de l'ordre » en Algérie. À l'été 1962, toutes les casernes ayant été remises à l'ALN (Armée de Libération Nationale), ce qui restait de mon régiment était installé sur une plage, non loin de Philippeville, dans des sortes d'anciens silos à grains. C'étaient vraiment des vacances, plage le jour, poker la nuit, frites à tous les repas (et le plus souvent frites pour tout repas). Là, j'ai rencontré Ménager, un jeune Parisien qui fréquentait les galas de la fédération anarchiste de Maurice Joyeux. Brassens et Ferré s'y relayaient en vedette et il n'en manquait pas un. Il m'a appris les chansons des débuts de Léo, *L'Inconnue de Londres*, *L'Île Saint-Louis*, *Le Bateau espagnol*, *La Vie d'artiste*... enregistrées pour le Chant du Monde, maison d'édition fondée en 1936, passée à la Libération dans l'orbite communiste. Ménager écrivait des petites strophes en prose, dans le style, toutes proportions gardées, des *Illuminations* de Rimbaud que je me débrouillais pour taper à la machine dans un bureau de l'état-major installé sous une tente. Il était un peu fou, Ménager, un véritable anar de course, rebelle et sauvage. Un jour, ayant récupéré une chambre à air de pneu de camion Berliet de l'armée, il l'a gonflée je ne sais comment et il est parti à l'eau avec. Il voulait voir jusqu'où il pouvait aller. On l'a récupéré plus de dix kilomètres au large, complètement cramé par le soleil et on l'a mis à l'ombre quelques jours au fond d'un cachot. Il avait insulté ses « sauveteurs » qui venaient interrompre son « expérience ». Grandiose Ménager, je ne t'ai pas oublié et vive l'anarchie !

Avec mon premier salaire, exactement le 31 mars 1963, je me suis offert un Teppaz, l'électrophone indispensable de ces années-là. Chez le disquaire de Limoux, pas de Ferré, alors mes premiers disques furent un 33-tours 25-cm de Jacques Brel, *Les Bourgeois*, et les deux premiers 45-tours d'Anne Sylvestre, avec *Les Cathédrales*, *Porteuse d'eau*, *Tiens-toi droit*... Le lundi suivant, une jeune fille me rapporta de Foix

mon premier Ferré. Ce disque de 1962 n'est pas parmi mes préférés. Sur la pochette, Léo, grand front incliné, serre sur sa poitrine un petit chimpanzé. À l'intérieur, un long texte où il présente sa « tribu », Madeleine, sa femme, Annie, « sa » fille, dix-huit ans (qui n'a pas encore reçu une belle lettre d'amour, dit-il) et Pépée qui n'a pas encore pris l'importance, désastreuse, qu'elle aura bientôt.

À partir de là, je me suis plongé dans l'œuvre de Ferré, retournant sur sa période Odéon avec de nombreux disques révélant de véritables joyaux d'orfèvrerie poétique, *Comme dans la haute*, *L'Étang chimérique*, *La Fortune*, *Ma vieille branche*, *La Chambre*, côtoyant des morceaux de bravoure libertaires, *Vitrines*, *La Vie moderne*, *Graîne d'ananar*. Je recopiais toutes ces chansons sur des petits carnets qui traînent encore au fond de mes tiroirs, à moitié effacés, presque illisibles. Il devint mon compagnon de route permanent que je chantais sans arrêt dans ma tête aussi bien qu'à pleine voix dès que j'en avais l'occasion. Mes copains limousins, qui ne connaissaient pas Ferré – c'était le temps des yéyés triomphants et, pour « la chanson à texte », la mode allait à Aznavour – n'en revenaient pas : « Comment tu peux te souvenir de toutes ces paroles ? ». J'en étais le premier étonné. Il me suffisait d'entendre une fois les chansons et je les retenais par cœur. C'était une connivence absolue. Sur la plupart des textes, je pensais « c'est ça, c'est exactement ce que j'aurais voulu dire, écrire », et les mots bondissaient quasi instantanément de la gorge de Léo au fond de mon cerveau. Qu'est-ce que j'ai pu chanter à cette époque !

Enfin, à l'été 1965, je l'ai vu pour la première fois en chair et en os. Au sud de Toulouse, à quelques kilomètres de Muret, existe un bourg le long de la Garonne qui s'appelle Noé. Sa principale caractéristique était d'avoir un maire qui se nommait Jean-Baptiste Doumeng, ronde figure du parti communiste français, exploitant agro-alimentaire, roi des échanges commerciaux avec l'Union Soviétique, désigné le « milliardaire rouge ». Vingt ans plus tard, il sera le « héros » de l'une des meilleures soirées polémiques de l'émission de Michel Polac, *Droit de réponse*. Avec la complicité d'un couturier célèbre, Jacques Estérel, il institua à Noé, chaque année au mois de juillet, la Fête de la Belle-Gaillarde, trois jours de baloche clôturés par un gala avec, cet été-là, Léo comme vedette principale, avec aussi Robert Lamoureux et une petite foule d'autres dont je n'ai aucun souvenir.

Le style Ferré s'accordait mal avec le plein air, une foule disparate éparpillée dans un champ, des gosses qui piaillent et galopent un peu partout. Il avait accepté ce gala, je crois, par amitié pour Jacques Estérel et il fit face sans broncher, chanta ses tubes et quelques autres dans son habit de velours noir. Popaul, son pianiste aveugle, martela vaillamment les touches d'un piano droit plus ou moins accordé. Qu'importe, il faisait très beau ce jour-là. Après le pique-nique au bord de la Garonne, couché dans l'herbe, j'avais improvisé un petit récital Ferré en avant-première. L'émotion, déjà, nous tenait à la gorge. Je me souviens de ce jour comme d'un jour heureux. Un de ces trop rares instants où le vide en nous que nous ne pouvions nommer – Camus disait : « Si nous pouvions le nommer, quel silence » – était comblé. Madeleine Ferré, assise à l'ombre près de la Mercédès pendant que Monsieur signait les autographes, Popaul à côté d'elle, sirotait un rafraîchissement. Je me suis approché et nous avons échangé quelques mots à propos d'un livre qu'on ne trouvait pas dans le commerce. Plus tard, Madeleine évoquera, dans son livre *Mémoires d'un magnétophone*, ce gala de Noé, concluant que Léo devrait monter un tour de chant spécial pour ce genre de fête.

Quelques mois plus tard, Léo fut annoncé au Palais des sports pour le 27 novembre, invité par le Groupe libertaire de Toulouse. Il assurerait la deuxième partie d'un gala où l'on entendrait Rosalie Dubois, les Frères Ennemis et quelques autres. Dans le hall où la foule se pressait, quelqu'un me bouscula par derrière. Madeleine Ferré, c'était elle, venue sans doute là évaluer le nombre de spectateurs, se confondit en excuses. Il me semble que je fus incapable de dire un mot ! Bref, Léo interpréta une vingtaine de chansons, dont, je me souviens, trois nouvelles, *La Poésie*, « Si ça n'va pas tu peux toujours aller la voir », *Les Romantiques*, « Ils ont le mal du siècle et l'ont jusqu'à cent ans / Autrefois de ce mal ils mourraient à trente ans » et *La Grève*, « Alors des fois même en rêve / Tu pourrais p' têt' faire la grève ». À cette époque, Ferré ne remplissait pas encore le Palais des sports, il devait y avoir mille cinq-cents personnes environ. Moi, j'ai vraiment vu pour la première fois Léo sur scène, ses gestes, sa tenue, son charisme, avant tout sa voix : je me suis régala.

Il est revenu le 20 mars 1968, pour la fête de l'N7. C'était juste quelques jours avant qu'il ne quitte Madeleine, quelques jours avant la mort de Pépée, le chimpanzé qu'ils avaient adopté. Une folie animalière qui avait chassé aussi bien Annie, la fille de Madeleine, que tous leurs amis, les réduisant à une

intenable solitude noyée dans l'alcool et finalement dans une haine féroce à la mesure de ce qu'avait été leur amour. Une nouvelle vie commençait pour eux, brillante pour lui, lamentable pour elle qui ne s'en remit jamais.

Ensuite, on a pu dire qu'il avait récupéré mai 68. Moi je dirai le contraire, c'est mai qui a rejoint Ferré. Cela faisait vingt ans qu'il appelait, qu'il espérait cette « révolte de l'intelligence ». Il y gagna une jeunesse bruyante, incontrôlable, qui envahissait ses récitals, râlait de devoir payer, l'interrompait sur scène. Et lui faisait face, les traitait de « bande de cons ». Ce fut le cas en 1969 au Royal, en 1970 au Capitole, en 1971 au Palais des sports. Enfin, le 9 février 1973, au Palais des sports, où Robert Charlebois, le Québécois, faisait la première partie. Les jeunes envahirent la scène, balançant les micros dans la salle, bousculant les musiciens de Charlebois, celui-ci s'étant planqué sous son piano. Une émeute ! Pendant l'entracte, ça débattait dans la salle comme aux plus belles heures de la fac de lettres, en mai, où l'on se traitait de « hyènes putrides », de « salopes dégénérées » et où les poings partaient parfois tous seuls, « pourriture maoïste... », « crapule trotskyste ». C'était bon, l'énergie de mai était toujours présente, tant pis si Léo en faisait les frais. En fait, ce n'était pas vraiment après lui qu'ils en avaient, même si des connards de l'acabit de Jean-Edern Hallier avaient lancé une « fatwa » contre Ferré, prescrivant de canarder la scène avec des boullons. Au bout du compte, c'est lui qui a gagné, il est entré sur scène très lentement, presque en catimini et, dès la première accalmie dans la salle, a entonné *Préface*, un vieux texte recyclé extrait d'un recueil de poèmes publié dans les années cinquante, « L'art n'est pas un bureau d'anthropométrie, la lumière ne se fait que sur les tombes », « À l'école de la poésie, on n'apprend pas, on se bat ». En moins de cinq minutes, ce fut gagné. Les déchaînés de l'entracte étaient pris à la gorge. Ce soir-là, beaucoup d'entre nous ont écouté pour la première fois *Les Amants tristes* et *Il n'y a plus rien*, textes fleuves de plus d'un quart d'heure, lyriques, débridés, violents. À côté de moi se tenait mon ami Pierre Jourda, ex-militant du PSU, ex-candidat aux législatives de juin 1968, et futur peintre symboliste retourné à la nature ariégeoise. Il se tenait la tête à deux mains après *Il n'y a plus rien*, en répétant « Ce texte ! Ce texte ! ». L'emprise de Léo était totale.

Quelques années encore, après sa séparation d'avec Popaul, ses récitals furent chahutés. On lui reprochait d'employer des bandes-orchestre en alternance avec les chansons où il s'accompagnait lui-même au piano, comme il le fera jusqu'à la fin. Et puis, l'air du temps s'est, pour ainsi dire, adouci. La « révolution », peu à peu, s'est couchée en attendant des jours meilleurs. Léo, de la fin des années soixante-dix jusqu'à son dernier récital, aura ce qu'il avait toujours voulu de son public : des salles bondées et un silence de cathédrale.

Jusqu'au bout, j'ai été un fan inconditionnel de Ferré, de son œuvre, de ses interprétations, pas de son comportement dans les médias, où je l'ai entendu proférer un bon paquet de conneries, essentiellement sur sa vie passée qu'il aurait pu se dispenser d'agonir comme il l'a fait. Qu'importe, il n'y a pas de saints sur cette terre. Merci Léo, pour Verlaine, Rimbaud, Baudelaire, Apollinaire, Aragon, Jean-Roger Caussimon, le René Baër de *La Chambre*. Merci pour ce que tu nous as laissé. Merci de ne jamais t'être trompé d'ennemi, de ne pas t'en être pris aux faibles, aux timides, aux lampistes, mais toujours au pouvoir, à tous les pouvoirs, même un seizième de chef n'a jamais trouvé grâce à ta colère. L'énergie Ferré, sa violence, sa lucidité, sa tendresse aussi, et sa voix, planent très au-dessus de la chanson française du XX<sup>e</sup> siècle, aussi moderne aujourd'hui qu'il y a cinquante ans.

Pour finir, je veux dire que « tout passe et tout lasse », comme dit la chanson. On ne peut pas tout aimer ni tout comprendre. Par exemple à dix-neuf ans, j'étais fou de jazz Nouvelle-Orléans, King Oliver, Jelly Roll Morton, Johnny Dodds, puis le style Chicago, le be-bop de Charlie Parker et Dizzy Gillespie, Thelonious Monk, Miles Davis, John Coltrane, jusque-là j'ai suivi. Après, j'ai décroché. Je n'ai pas fait semblant d'aimer ni de comprendre, à l'exception de quelques titres des Doors et de Pink Floyd. Pour moi, la littérature reste plus importante que le cinéma – ce qui n'empêche pas d'aimer le cinéma – Mozart, Bach, ou bien Ferré, Trenet, Brassens, sont plus importants que les Beatles qui ont pourtant engendré une révolution mondiale de la musique. Quand j'ai le blues, je m'assieds dans un coin et j'écoute *Monsieur William*, *La Grande vie* ou bien *La Mémoire et la mer*. On peut me traiter de vieux con ? Eh oui on peut, et alors ?

**Jean Pull**

## Papiers Ferré - suite

### 20 – Rimbe et Lélian

Laissez-les à leurs tombes, Arthur Rimbaud au cimetière de Charleville-Mézières, Paul Verlaine au cimetière des Batignolles, laissez-les à leur solitude et à leur mauvaise compagnie souterraine, à leurs poésies, à notre mémoire. Laissez-les, seuls ou ensemble, chez eux, chez nous. Dans quelques disques, dans quelques livres, *Verlaine et Rimbaud chantés par Léo Ferré* de 1964, le Quarto Gallimard de 2018, *Paul Verlaine Arthur Rimbaud Un concert d'enfers*. Laissez-les où ils sont. Sans les panthéoniser, sans récupérer leur insoumission rebelle à ces « honneurs ».

### 21 – Des bananes et du pauvre bœuf

On a souligné dans notre n° 38 (Louis-Jean Calvet, page 16, « Ferré, sa mort le 14 juillet, sa plus grande provocation ») notre irritation à voir les « auteurs » Ferré revenir sempiternellement sur les mêmes histoires, les mêmes images anecdotisées. Si ces doctes plumes pouvaient éviter les bananes à la frontière italienne, les orchestres imaginaires sur les remparts de Monaco, le pauvre bœuf, le coup de téléphone de la mort, Satan rue de Washington, la rencontre Brassens, Brel, Ferré, le poster, le prétendu podium chanson française, un génie et deux géants, cette « provocation du 14 juillet 1993 » mille fois rabâchée. Arrêtez d'user ces histoires, de radoter. D'autres continents restent à explorer, un regard original à trouver.

### 22 – J'irais nager dans plus de rivières

C'est un amoureux de chanson et de cinéma, de livres et de citations, de mots et de rencontres. Il a été un homme de presse écrite, de radio, réalisateur et parolier. Sans que je le croise, il me semblait d'un autre monde, d'arrogance et de suffisance. Et puis, deux ou trois mots entendus de son dernier livre m'ont fait tendre l'oreille, lire *J'irais nager dans plus de rivières*, titre pris dans un poème de Jorge Luis Borges : « Si je devais revivre ma vie / J'aimerais faire encore plus d'erreurs / J'irais cueillir plus de marguerites / J'irais grimper plus de montagnes / J'irais nager dans plus de rivières / J'irais danser plus de danses ». De beaux conditionnels. Un livre-film, un livre-montage de Philippe Labro.

Plein de lucidité et d'humanité, Labro raconte ses mauvais choix, des erreurs d'aiguillages, ses voyages dans les abîmes, au plus près de la mort, des rencontres-lumières. Il dit, aussi, le plaisir des chansons, recense une playlist de plus de cent titres où se mêlent la chanson française et américaine, Les Stones, Dylan, Guthrie, Domino, Sinatra, Bowie avec Trenet, Aznavour, Gainsbourg, Gréco, Bashung, Leprest et Ferré avec deux chansons, *La Vie d'artiste* et *Les Anarchistes*, ailleurs, ce qu'il appelle « les phrases de tous les jours, celles qui disent les choses fortes, celles qui viennent du cœur », « Ne rentre pas trop tard / Ne prends pas froid », plus loin « Les choses de la vie / Les chansons de la vie / Ne me quitte pas / Avec ma gueule de métèque / Ils étaient vingt et cent Il étaient des milliers / Avec le temps va tout s'en va », célébrant les noces de la poésie et de la chanson : « Toute vraie poésie se met aisément en musique. Ferrat l'a fait avec Aragon, Ferré avec Rimbaud, Brassens avec Paul Fort. La poésie, c'est un chant ». Chant oublié lors d'un anniversaire de sa compagne, lui récitant *L'Amour qui n'est pas un mot* d'Aragon qu'il aurait pu chanter, sous son titre Aragon-Ferré, *Elsa*.

*J'irais nager dans plus de rivières* est un « livre de sagesse », moralité sans morale, égo défait, une élégante mélancolie.

### 23 – Ça manque de femmes

Démasqué ! Vingt ans à échapper aux radars, à s'arranger de silences complices, puis, au détour d'un courriel avec Colette Brogniart, une amie lisant *Les copains d'la neuille* déplore les absences féminines. Pour faire court, à la façon d'un titre de Plantu, *Les copains d'la neuille*, ça manque de femmes. Parité niée, on frôle la mise en examen. Un mot avant d'être embastillé, une pirouette, *Les copains* c'est plein de féminin, c'est la nuit, la chanson, la poésie, la musique, les vers d'Aragon, de Baudelaire, d'Apollinaire, de Ferré, c'est *Elsa*, c'est *À une passante*, c'est *Marie*, c'est *Cette blessure*. Provocation faite, on retourne à *L'Examen de minuit*, en attente d'inévitables suites.

## Ivry Gitlis et Léo Ferré...

Assister à l'enregistrement d'un album est étonnant, plus encore lorsqu'il s'intitule *L'Espoir* et que Léo Ferré dirige un orchestre. C'était en janvier 1974 au studio Hoche. Léo Ferré m'avait invitée à cette séance ainsi qu'aux concerts qu'il donnerait à l'Opéra-Comique afin de prolonger l'étude universitaire que j'avais réalisée sur son œuvre.

Dans la cabine trônait l'impressionnante console de mixage qu'un ingénieur du son, quel beau titre, manipulait du bout des doigts. Tout autour dans la pénombre, quelques personnes discutaient à voix basse. Sur la banquette traînaient des feuilles agrafées, *Alma matrix*. Je lus le début : « La femme vient de la mer. C'est salé, c'est poivré, c'est doux, c'est huilé, c'est noisette ». Je feuilletai les pages ornées de dessins érotiques de Serge Arnoux. Sur la couverture figurait l'adresse manuscrite de Léo Ferré, en Toscane. Je n'osais la noter. Timidement, j'ai demandé l'assentiment de la personne assise à côté des feuillets, elle haussa les épaules.

Derrière la vitre, quelques lumières éclairaient encore les lutrins vides. Léo rassemblait des documents, un homme arriva. Léo Ferré, surpris, s'exclama. Puis, ils se penchèrent sur une partition. Je contemplais leurs deux visages éclairés par une lumière dorée : magnifiques, impressionnants, présentant une surprenante ressemblance peut-être due à leur passion pour la musique. L'homme sortit un violon de son étui et improvisa sur la chanson *Les Étrangers* dont le mixage était en cours. Le directeur artistique ou l'ingénieur du son eut l'excellente idée d'ouvrir une piste pour capter les notes. Et c'est ainsi que le violon d'Ivry Gitlis rejoignit la voix de Léo et l'orchestre.

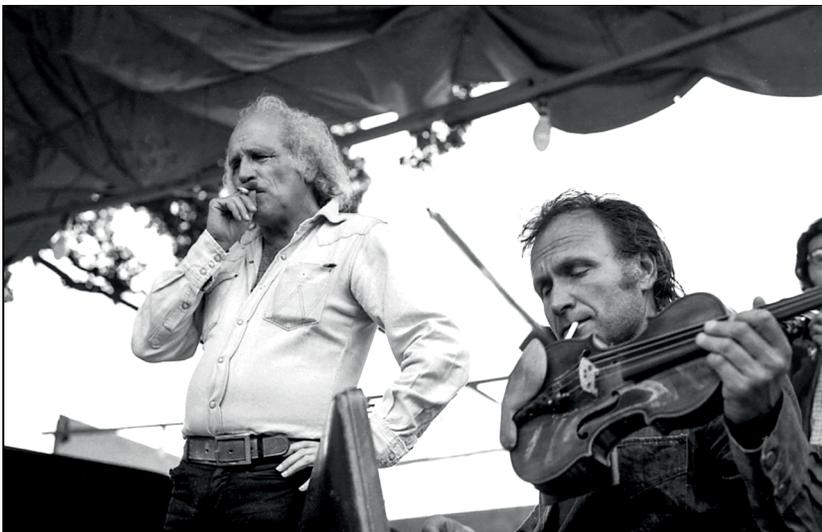
Je ne connaissais pas ce musicien qui vient de disparaître (24 décembre 2020), mais je devais le revoir plusieurs fois, toujours souriant, souvent fantasque. Ainsi, à Vence, où il venait de jouer dans le cadre du Festival, Léo, lui, donnerait son concert en soirée. Nous étions installés à une terrasse de café. Ivry raconta avec beaucoup de verve un moment très émouvant. Léo lui demanda : « Alors tu as pleuré ? ». « Il fallait bien », répondit Ivry en riant. Complicité, amour de la musique, larmes et rires compris.

D'autres échanges émus et subtils lors du Grand échiquier de Jacques Chancel en 1975, autour de cette chanson qui évoque un drame, mais aussi l'amitié, nous donnant rendez-vous en l'an 10 000.

À Paris, lors d'un concert de Léo Ferré, Ivry Gitlis se glissa sans prévenir sur la scène derrière Léo et joua le morceau diffusé dans la salle : sursaut, sourires, accolades. Plus tard, Ivry repartit, le violon à la main, vers sa péniche amarrée en bord de Seine, « Fais bien attention » lui dit Léo. Plusieurs musiciens confirment que monter dans la péniche, surtout avec des instruments de musique volumineux, causait quelques frayeurs.

Il aurait fallu les photographier ou les filmer, si spontanés, si chaleureux, heureusement certains l'ont fait. Pour ma part, je ne puis que transmettre ces souvenirs, en hommage.

**Colette Brogniart**



Léo Ferré, Ivry Gitlis, Vence août 1973, ©Marie-Pierre Vincent

## ... à Vence

Avant et après *Les Étrangers*, Gitlis et Ferré se sont « croisés » en 1973 et 1974 lors des Rencontres internationales de musique de Vence que Gitlis créa et dirigea de 1971 à 1975. Un article de Jullian dans *Nice-Matin* le 20 août – sur le site SCL, rubrique *Faits divers 1973* – raconte le récital de Ferré dans la salle à ciel ouvert. Marie-Pierre Vincent prit ces deux photos de Gitlis et Ferré. Nous lui avons demandé de « rembobiner » ses souvenirs.



Léo Ferré, Ivry Gitlis, Vence août 1973, ©Marie-Pierre Vincent

### Il était une fois ...

Juin 1973, mon bac en poche, mon père m'offrait mon premier « vrai » appareil photo.

Quelques semaines plus tard, le souffle de la liberté m'incitait à prendre le train pour Nice, puis l'autocar pour Vence.

Je savais...

Je savais qu'il y aurait sur scène Michel Legrand, le mime Marceau, Maxime Le Forestier, Frédéric Lodéon, Martha Argerich, Léo Ferré, et surtout le maître de cérémonie, Ivry Gitlis, dont Renaud Capuçon dira plus tard qu'il était « l'astre pour tous les violonistes ».

J'avais bien vu la formidable affiche de Folon.

Ce festival promettait beaucoup, et ce fut pour moi le plus grand moment de mes dix-huit ans. Le début de mes premières « vraies » photos.

Les soirées au Col se terminaient par des rencontres informelles autour du piano de la MJC de Vence. Les nuits s'éternisaient dans la musique et la chanson. Nous dormions où nous pouvions.

Les artistes étaient empathiques et acoustiques. J'avais découvert Léo Ferré et ses *Anarchistes* à l'occasion de la diffusion radiophonique d'un concert à la Mutualité, en 1968. Issue d'une famille de musiciens, j'écoutais déjà les concertos de Wieniawski interprétés par Ivry Gitlis.

Au fil des années, ces deux photographies et leur musique m'ont toujours accompagnée.

**Marie-Pierre Vincent**, désormais photographe !

## Décès

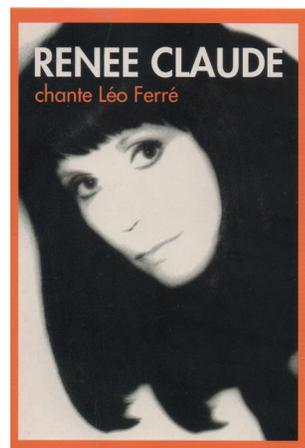
### Renée Claude (1939-2020)

Il y a presque trente ans, au Québec, se déroulait un événement Ferré à double détente : la création, en septembre 1993, par Renée Claude du récital *On a marché sur l'amour* au Café de la Place, Place des Arts à Montréal, son enregistrement studio en mai et juin 1994. Ferré venait de s'en aller, Renée Claude revenait à ses premières amours. Un récital et un disque comme il y en a peu dans la discographie ferréenne, vingt-quatre chansons, loin des douze ou quinze habituelles des interprètes. Renée Claude marchait sur l'amour, traversait le pays Ferré, elle au chant, Philippe Noireaut au piano.

Dans ses débuts, fin des années cinquante, début soixante, Renée Claude avait multiplié les intimités franco-québécoises, Jean-Pierre Ferland, Claude Léveillée, Gilles Vigneault, Sylvain Lelièvre, Clémence DesRochers d'un côté, de l'autre, Gilbert Bécaud, Charles Aznavour, Guy Béart, Georges Brassens, Léo Ferré, dans les boîtes à chanson du Québec, auteurs qui seront suivis par d'autres au long d'une carrière de cinquante ans, parmi eux, Stéphane Venne, Luc Plamondon qui ont, très tôt, rendu hommage à sa science, son art de l'interprétation, Venne : « À une époque où l'on crée ses propres chansons, cette fille veut créer des interprétations », Plamondon : « Elle n'essaie pas de faire autre chose avec une chanson que ce que la chanson est ». Jamais la moindre surcharge, le plus petit effet de voix, elle donne toutes les chances aux chansons sur sa voix et sa nature, un travail et une sensibilité de tous les mots, de toutes les mélodies. Hélène Hazera écrira lors d'un passage parisien : « On apprécie chez elle une qualité qui en fait une interprète rare : la retenue ».

Il faudrait d'autres pages pour dire sa carrière, ses hauts et ses bas, ses doutes et ses certitudes, ses forces et ses fragilités, ses hommes, l'enfant qu'elle n'a pas eu, ses autres rencontres musicales, ses spectacles sur Clémence DesRochers et Georges Brassens, pour s'arrêter sur son alliance avec Léo Ferré initiée dès ses premières scènes, ses premières radios, très tôt *Le Temps du plastique*, en avril 1962 son premier récital Ferré en compagnie d'Alain Denys, *Vingt ans* sur son premier 33-tours (1962), *Si tu t'en vas* sur le deuxième (1964). D'autres voyages, d'autres traversées, le retour à Ferré dans les années quatre-vingt-dix, les premiers concerts pas très concluants, un regard nouveau apporté, la mise à nu des chansons et de leur mise en scène, l'apport de Philippe Noireaut, auteur lui aussi d'un spectacle Ferré, le succès qui alors s'impose, le prix de l'académie Charles Cros, les tournées ici et là, par la suite quelques « petites choses » chargées de sens, son propos, un peu bravade, « Léo Ferré, c'est moi en homme », *Y a une étoile* qu'elle chante à l'enterrement, en 1997, de la comédienne Marie-Soleil Tougas, la venue lors de ses quatre-vingts ans, alors que la maladie d'Alzheimer avait tendu ses filets, de Philippe Noireaut, son piano et *La Lune*. Il y eut aussi nos rencontres, Renée Claude sur la scène.

Le 13 février 1998, lors d'une halte parisienne du 10 au 21 février, elle a chanté *On a marché sur l'amour* à la Pépinière Opéra, Paris 2<sup>e</sup>, reprenant la chronologie du double CD, les vingt-quatre chansons dans une logique à ne pas bouger, à ne pas expliquer, ajoutant en ouverture *Les Artistes*, terminant comme une signature sur *Je chante pour passer le temps*, les derniers mots « Je chante » modulés, allongés, ruban mis autour du concert. *On a marché sur l'amour* disait le titre, nous entendions « On a marché sur *La Lune* », souvenir tintinophile peut-être, plutôt révélation de cette chanson délaissée par Ferré. En 1994, on ne connaissait que la version de Los Machucambos, celle de Renée Claude en révéla les charmes fous, un autre univers, qui la faisait « inventeur » de la chanson. Tant que, depuis 1993, c'est par dizaines que



les interprètes, surtout féminines, marchent à sa suite sur *La Lune*. On sait depuis, que cet « inventeur » – difficile de mettre le mot au féminin – revient à Pauline Julien qui, dès 1959, l'avait chantée, d'une manière confidentielle, dans une éclairante version « de face ou bien de profil » et qui ne brillait pas qu'à crédit. On l'affirme, une interprétation peut changer le cours d'une chanson, opérer, pour reprendre le titre d'un album de Jacques Bertin, un véritable *Changement de propriétaire*. Pauline Julien et Renée Claude sont désormais *La Lune* de Léo Ferré. *On a marché sur l'amour* s'arrêtait sur des Ferré paroles et musiques, un peu de Caussimon, un peu plus d'Aragon, sans un seul, on se dit qu'il est bien tard pour des regrets, Baudelaire, Rimbaud, Verlaine et Apollinaire. Finalement, elle allait, pour reprendre un autre mot d'Hélène Hazera, entre « mesure et démesure », entre *Le Fleuve aux amants* et *Y en a marre*, entre *Ne chantez pas la mort* et *La Vie*, raccordant à distance *Tu ne dis jamais rien* et *Je te donne*, vingt-cinq titres, un choix sensible et fraternel, Ferré en toute intimité.

Le 5 octobre 2003, il y eut un fabuleux *Courant d'airs* au Fanal de Saint-Nazaire. Toute une après-midi, toute une soirée, des airs de Ferré ont soufflé sur le théâtre Gérard-Philippe, quatre-vingts chansons tamisées dans les voix de Bell Œil, Céline Caussimon, Romain Didier, Rémo Gary, Gérard Morel, Le Soldat Inconnu, Michèle Bernard, les arrangements d'Alain Debiossat, Daniel Mille, Thierry Garcia, Angelo Zurzolo. Un grand jour Ferré, un concert inoubliable réduit, soit dit en passant, à quelques lignes très insuffisantes dans notre n° 5. Il faudra y revenir un jour. Ce *Courant d'airs* mélangeait les apparitions des artistes, Renée Claude et Philippe Noireaut vinrent à quatre reprises, dix chansons, Noireaut ajoutant un extrait de *Richard* et *Les Copains d'la neuille*. Il y avait, d'évidence, dommage à casser la continuité de son Ferré, mettre des mots autour. On s'en est accommodé, on a gardé son chant et imaginé les chansons absentes.

Avec Renée Claude, il faut parler de talent, plus, de grâce et de classe. Dans les années soixante au Québec il y avait une « Sainte Trinité » de chanteuses, Renée Claude, Pauline Julien, Monique Leyrac. Aujourd'hui, si on repasse du côté de Ferré, elle est d'un trio moins liturgique, en compagnie de Catherine Sauvage et Juliette Gréco.

Renée Claude a été emportée par le Covid-19 le 12 mai 2020.

[Se reporter à la biographie *Renée Claude, Donne-moi le temps*, Mario Girard, 256 pages, Les Éditions La Presse, Montréal, 2020].

### Zizi Jeanmaire (1924-2020)

On la connaissait pour son truc en plumes, sa coupe de cheveux et sa paire de cannes, pour avoir été l'épouse de Roland Petit, stupidement ironisée, par ricochet, pour une sombre *Nuit* de 1956. Elle a été danseuse étoile, meneuse de revues et de ballets, chanteuse avec les textes de Raymond Queneau et Barbara, Serge Gainsbourg et Guy Béart, dans l'accompagnement de Michel Legrand ou Jean-Michel Defaye. Avec dans son répertoire l'unique collaboration Dimey-Ferré, *Les P'tits hôtels*, et trois superbes ferré-parisiennes magistralement mises en voix, *Paris-Canaïlle*, *Paris-Taxis*, *Les Parisiens*. Sur les pointes, elle est partie à 96 ans, le 17 juillet 2020.

### Michelle Senlis (1933-2020)

Dans *Les copains d'la neuille* n° 10 (2006), Claude Delécluse et Michelle Senlis nous avaient raconté leur rencontre avec Léo Ferré. De nombreux textes envoyés, deux mis en musique, *La Levée d'écrout* dont on ne sait grand-chose et *La Belle amour* que Ferré chanta à la radio et en concert. Captée le 9 avril 1959, on la retrouve dans *Léo Ferré 1959 La Mauvaise graine* (2006) et dans le coffret *La Vie moderne 1944-1959* (2018). Une seule chanson au répertoire de Ferré, d'innombrables chez d'autres interprètes, Édith Piaf, Isabelle Aubret, Jean Ferrat, Jacqueline Dulac, entre autres. Claude Delécluse est décédée en 2011, Michelle Senlis le 21 juillet 2020. Toutes deux reposent, ensemble, au Père-Lachaise, ces quelques mots de Michelle Senlis dans le marbre : « La vie ne vaut que d'exister à deux pour ensemble refaire s'il se peut une éternité au-delà d'un monde polaire » (m s).

Suite de la page 2 de couverture

### Francesca Solleville – Récitals

Elle n'est pas auteur-compositeur, elle est pourtant en haut de l'affiche chanson française, servante depuis soixante ans des plus grands poètes, des plus grands mélodistes, la dernière des grandes dames de la chanson. Quelques titres pris dans ses deux premiers disques résument Francesca Solleville : *Le Tourbillon*, Bassiak-Delerue, *La Marine*, Fort-Brassens, *J'entends, j'entends*, Aragon-Ferrat, *Le Condamné à mort*, Genet-Martin, *Marizibill*, Apollinaire-van Parys. Et *Vingt ans*, Ferré, *Le Léthé*, Baudelaire-Ferré.



EPM a sorti en 2020, dans un coffret de quatre CD, *Récitals*, l'intégrale de ses enregistrements en studio 1959-1974 de la merveilleuse BAM, la Boîte à Musique d'Albert Lévi Alvarès.

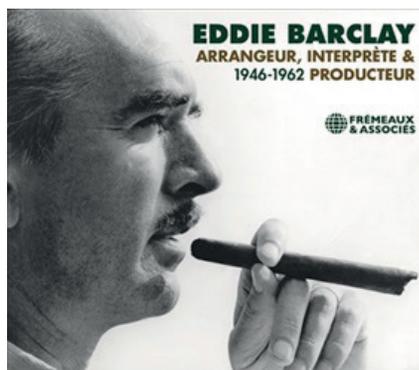
Le florilège s'est poursuivi, Mac Orlan, Jacob, Brel, Hugo, Artaud, Serizier, Fanon, Hikmet, tant d'autres, jusqu'à aujourd'hui, sur des dizaines de chansons, de nouvelles complicités, à la pointe celle avec Allain Leprest.

Il y a dans ce coffret d'autres Ferré, le plus souvent des Ferré-Poètes, *La Fille des bois*, *Je chante pour passer le temps*, *Tu n'en reviendras pas*, *Noël*, *L'Âge d'or*, *Merde à Vauban*, *Blues*. Léo Ferré dont on sait l'importance, qui, avec Aragon, a détourné Francesca Solleville du lyrique et de la salle Pleyel, avec *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*. Elle a souvent raconté l'histoire, le livret la rappelle : « J'ai interprété cette chanson lors des concerts de Ferré à la Mutualité, je me suis retrouvée devant un public qui était le contraire du public gâté du lyrique, celui des salons où les gens étaient ravis, gentils, généreux, mais parmi lesquels je me sentais étrangère. Quand j'ai vu le public de la Mutualité, je me suis dit que c'était un public qui me correspondait davantage ».

*Récitals* de Francesca Solleville est disponible sur le site EPM.

### Eddie Barclay – Arrangeur, interprète & producteur 1946-1962

Pour la petite et grande histoire, pour quelques pas en arrière, pour mettre le coffret *L'Âge d'or* en résonance, il faut écouter cette anthologie des talents multiples de Monsieur Eddie, lire le livret de Jean-Baptiste Mersiol, trois CD parus chez les indispensables Frémeaux & Associés, s'arrêter sur le troisième CD avec Léo Ferré et ses compagnes et compagnons barclaysiens, Lebas, Dalida, Perret, Salvador, Aufray, Aznavour, Brel, etc.



### Vinyles

Les rééditions 33-tours continuent, c'est mode, ça fait « collection ». *Amour Anarchie Ferré 70*, volume 1, sorti en août, à plein prix, 19,99 €.

Un autre 33-tours, en vente uniquement à la FNAC, a suivi en septembre 2020, sur la pochette, Ferré en noir et blanc, Ferré en rouge, treize titres, enregistrements studio originaux. Une superbe photo, le détour obligé vers le site, Gettyimages, trois-cents photos de Ferré, connues et pas connues.

# Les Copains d'la neuille



LES COPAINS D'LA NEUILLE – N° 39